

LIVRE IV

SÉJOUR A MAROC

CHAPITRE PREMIER

Entrée solennelle à Maroc - Pont sur l'Oued Tensift - Personnages de la cour venus à notre rencontre - La garnison sous les armes - Cavalerie, infanterie, musique militaire, bataillon exercé par des instructeurs anglais - Imposante manifestation - Enceinte fortifiée de la ville - Arrivée au palais de la Mahmoudia.

1^{er} avril.

Par une lettre personnelle, le grand vizir a prévenu M. Ordega que nous serions attendus aujourd'hui dans la matinée. Pendant toute la soirée, des émissaires se sont succédé dans notre campement d'El-Kantara pour régler les détails de la réception.

Six kilomètres seulement nous séparent encore de la ville de Maroc. En raison de cette faible distance à parcourir, le départ est différé jusqu'à huit heures. Mais ce répit ne profite guère à notre repos; dans le camp, tout est en remue-ménage à l'heure accoutumée.

On nous communique un ordre de marche soigneusement réglé. Impossible à observer dans nos longues et pénibles étapes des jours précédents, chacun, cette fois, devra s'y conformer, pour donner à notre entrée un cachet plus solennel.

Nous n'avons qu'à repasser le ruisseau d'irrigation qui borde notre camp, pour retrouver la route. Celle-ci s'engage aussitôt sur un pont d'assez belle apparence, jeté sur l'Oued Tensift, pour se continuer ensuite jusqu'à la ville, à travers la forêt de palmiers, et plus loin, au milieu de magnifiques jardins plantés d'oliviers, de figuiers et d'orangers.

Le pont, étroit, mais long, est supporté par une quinzaine d'arches bâties en ogive et remonte, assure-t-on, à une époque déjà ancienne. Le fleuve qu'il recouvre, malgré la largeur considérable de son lit, ne laisse écouler qu'un mince filet d'eau, ce qui s'explique par les nombreuses saignées faites en amont pour l'arrosage de la plaine.

Nous ne tardons pas à rencontrer les premiers délégués du sultan, venus au-devant de nous pour nous recevoir. C'est d'abord le grand maître des cérémonies, le caïd Méchouar, et après lui, successivement, d'autres grands dignitaires, ministres, pachas ou caïds. Tous ces personnages prennent place à côté de M. Ordega, tandis que leur escorte se met à notre suite.

À peu près à mi-chemin se montre, rangée en ligne, la cavalerie marocaine représentée par un millier d'hommes, tous coiffés du turban, couverts du large burnous blanc, armés du long fusil arabe, qu'ils tiennent verticalement, la crosse reposée sur le pommeau de la selle. Soldats et officiers viennent se ranger derrière nous, après notre passage.

Bientôt après apparaît l'infanterie. Les soldats, en ordre de bataille, sont disposés sur un seul rang, le long des murs de terre qui bordent les jardins, tant à gauche, tant à droite, suivant les dispositions du terrain. Leur ligne ininterrompue s'étend sur une longueur de plus de deux kilomètres. Nous avons le temps de les bien observer.

Les bataillons succèdent aux bataillons, chacun avec son tambour et son clairon qui résonnent avec fracas à notre approche. Il y a aussi une musique militaire, une vraie musique, celle-là, avec cornets à pistons, saxhorns et clarinettes. Elle attaque devant nous une façon de marche espagnole. Le chef joue du trombone; il se tient en avant de la ligne, nous fait face, tournant le dos à ses musiciens. Tous exécutent de mémoire, les yeux fermés, les joues gonflées, la tête en l'air; une vraie réminiscence de l'ancien caveau des Aveugles, au Palais Royal.

Un cavalier attardé accourt au galop de son cheval.

C'est le ministre de la guerre ! Dès qu'il a salué M. Ordega, il s'empresse, en homme pratique, de changer de monture, et du haut de sa mule, il pourra encore jouir du coup d'œil de son armée.

Beaucoup de ses hommes sont habillés de neuf, veste et bonnet rouges, pantalon bleu, jambes nues, babouches jaunes, C'est là, évidemment, la tenue officielle de la troupe d'infanterie. Ceux qui ne sont pas récemment équipés présentent dans leur habillement toutes les variétés de forme et de couleur, et chez quelques-uns le costume dégénère en véritables loques.

Parmi ces soldats il y en a de jeunes et de vieux, il y a des enfants et des barbes blanches. Le recrutement se fait d'une façon assez bizarre. Chaque famille est régulièrement obligée de fournir un homme, mais un homme quel qu'il soit. En temps de paix, on n'en demande pas davantage. Ce sont les membres inutiles que la famille désigne ordinairement, l'enfant tant qu'il n'est pas en état de rendre quelque service; le vieillard, le grand-père, quand l'enfant est en âge de travailler.

Cette troupe est armée de fusils des modèles les plus variés, presque tous encore à percussion. J'en ai remarqué un très grand nombre qui me paraissent sortir pour la première fois des magasins ou des arsenaux, et les hommes qui les portaient avaient, pour le moins, aussi peu servi que les fusils.

L'attitude du soldat présentant les armes est des plus curieuses à observer, et le crayon d'un Daumier eût trouvé abondante matière à nous égayer; chacun a la sienne, aussi fantaisiste et aussi drôlatique l'une que l'autre. C'est moins la correction de leur tenue que le spectacle de notre arrivée qui les préoccupe. Pour mieux nous voir, ils écartent sans façon le canon de leur fusil qui semble les gêner, avancent la tête, tendent le cou, et nous contemplent avec des airs impossibles de surprise et d'effarement.

Il faut faire exception, toutefois, pour un bataillon qui se distingue à son costume entièrement rouge, et dont les hommes portent des bas blancs. Il a plus de précision et plus de régularité dans ses mouvements. Ce bataillon a été en effet instruit à Tanger par des instructeurs tirés de la garnison de Gibraltar. Ses chefs portent les galons et les insignes de l'armée anglaise. Il appartient à la garde particulière du sultan. C'est celui qui est destiné à faire le service d'honneur auprès de nous pendant notre séjour au Maroc.

Avec sa supériorité incontestable sur les autres, il est bien loin encore de rappeler un corps de troupes européennes. Son armement, le plus perfectionné de toute l'armée du sultan, consiste bien en fusils se chargeant par la culasse, mais ces fusils, pour ce seul même bataillon, sont de trois modèles différents et proviennent de trois fabriques, anglaise, espagnole et belge. Chaque modèle exige des cartouches différentes, ce qui doit rendre le service des munitions extrêmement difficile, sinon impossible.

Dès que nous eûmes défilé devant ce bataillon, il vint prendre auprès de nous ses nouvelles fonctions et nous fit une escorte immédiate, en avant et sur les côtés. Il conserva sa tenue assez correcte, les hommes marchant, à peu près, au pas réglé.

Sur un grand espace en avant et sur une longueur interminable en arrière, on ne voit que cavaliers et fantassins, costumes blancs ou rouges, carabines et fusils, avec baïonnettes au canon aussi variées de forme et de modèle que les fusils eux-mêmes. Toute cette troupe bigarrée s'avance pêle-mêle, dans une confusion qui semble bien l'ordre habituel, mais qui est devenue inévitable par l'irrégularité du chemin, sa largeur variable, les obstacles que nous rencontrons et la masse de curieux qui se pressent autour de nous. Ces cinq ou six mille hommes sous les armes, le pas d'un millier de chevaux, les mouvements désordonnés et empressés de la foule, soulèvent un nuage de poussière qui nous aveugle littéralement et nous prive, en partie, du spectacle de cette étonnante manifestation,

Rien ne saurait rendre l'effet de cette exhibition, à la fois sérieuse et grotesque, imposante et ridicule. On pense involontairement à quelque gigantesque parade de cirque, à quelque grandiose figuration tintamarresque dont on est d'abord tout prêt à rire. Mais si l'on remonte un instant à la pensée qui l'inspire, aux sentiments de déférence dont elle est le témoignage, on ne peut s'empêcher, ce me semble, de lui reconnaître le caractère imposant et sérieux que je lui attribue.

Il est incontestable, en effet, que ces braves gens ont mis en oeuvre toutes les ressources dont ils disposent, pour faire au ministre de France une réception digne, à leur manière, du pays qu'il représente. Depuis notre entrée au Maroc, la mission a été comblée de toutes les prévenances; il n'y a pas un de ses désirs qui n'ait été satisfait; partout, sur notre route, nous avons trouvé la trace des ordres directs du sultan, prescrivant aux caïds les soins et les égards; contre tous les usages et sans crainte de déroger, le grand vizir vient d'écrire personnellement au ministre; notre arrivée est accueillie par les plus éclatantes et les plus solennelles démonstrations; la garnison tout entière a été appelée sous les armes; l'équipement des soldats a été renouvelé pour la circonstance; tout le personnel des grands dignitaires a été mis en mouvement; une escorte d'honneur nous a été choisie dans la garde même du sultan. Qu'est-ce donc que tout cela ? Pour moi, j'y vois le sincère désir de nous être agréable, et quel que soit le sentiment qui le dicte, calcul ou sympathie, je me réjouis profondément, dans l'intérêt de notre politique, que le sultan et son entourage aient compris qu'ils devaient à la France ces marques d'honneur et ces témoignages de respect.

La route débouche brusquement, par un coude, sur un large terrain libre, grande esplanade toute couverte encore de curieux. Leur masse compacte s'étend jusqu'à l'enceinte fortifiée de la ville. Nous sommes sous les murs de Maroc. Devant nous se développe le cadre grandiose où Benjamin Constant a placé l'émouvante scène de son tableau les Derniers Rebelles. La ligne des hautes murailles, à teinte de rouille et de bistre, s'accuse nettement sur le fond du ciel bleu. Leur aspect est imposant et sévère. Derrière elles la ville semble ensevelie. Seuls, au-dessus de leur crête, s'élancent les minarets; et par delà, les cimes neigeuses de l'Atlas se dressent, resplendissantes, sous les feux du soleil.

Des salves de mousqueterie signalent notre arrivée. Le canon reste silencieux; là où réside un souverain, il ne résonne qu'en l'honneur du souverain lui-même. Ainsi le veut l'étiquette diplomatique.

Plusieurs portes monumentales donnent accès dans la ville. L'une d'elles semble s'offrir naturellement pour nous livrer passage: mais en raison des difficultés que rencontrerait notre marche à travers les rues étroites et encombrées, il est décidé que nous longerions extérieurement les remparts, pour nous rendre au lieu de notre destination.

La ville doit être immense, si l'on en juge par la longue distance qu'il nous faut encore parcourir. De plus, le chemin suivi est difficile, inégal, souvent très resserré, rempli de fondrières et de trous profonds, où cheval et cavalier pourraient aisément s'engloutir. Nous accomplissons

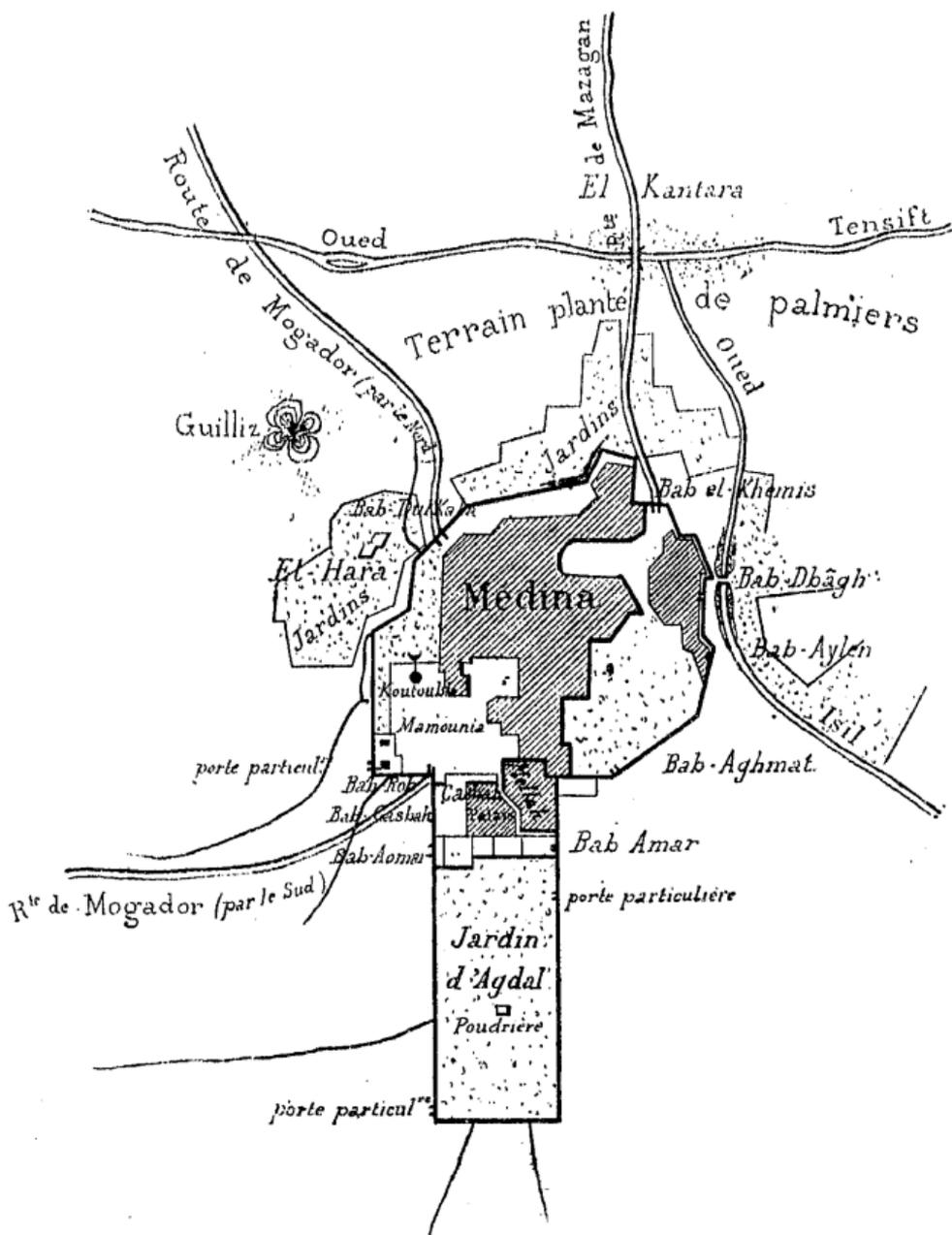
ainsi, le long des murs, un trajet au moins aussi long que celui qui nous a conduits du camp d'El-Kantara à la porte d'El-Khemis.

Enfin, la tête d'escorte s'arrête. À côté d'une des nombreuses tours carrées qui flanquent les murailles, une petite ouverture basse et étroite laisse pénétrer dans l'enceinte. C'est par là que nous entrons, défilant un à un, avec toutes sortes de précautions, pour ne pas accrocher nos jambes aux montants de la poterne. Le seuil franchi, nous sommes dans le palais impérial de la Mahmounia, lieu assigné pour notre résidence. Durant les quelques jours que nous passerons à la ville de Maroc, il restera à notre entière disposition, avec ses édifices et ses grandioses jardins.

PLAN DE MAROC

(LEVÉ A VUE)

PAR LE CAPITAINE D'ARTILLERIE E. MARTIN



CHAPITRE II

Le palais de la Mahmoudia - Pavillon principal - Pavillon attribué au ministre - Pavillon des Sultanes - Jardins et leur disposition - Petit campement.

Le palais de la Mahmoudia, où nous sommes installés, est appuyé contre le mur d'enceinte, à l'une des extrémités de la ville. Il se compose de trois édifices distincts, élevés au milieu de vastes et magnifiques jardins.

Le bâtiment principal du palais offre tout à fait le caractère de l'habitation mauresque : petite cour carrée ou patio, avec vasque de marbre au milieu, d'où s'écoule sans cesse par les bords le trop-plein d'un petit jet d'eau; tout autour, portique d'arcades en ogive, supportées par des colonnes hexagonales, blanches et sans ornement. Sous la galerie, trois portes monumentales, à deux lourds battants, donnant chacune accès à une pièce, large comme la longueur du côté qu'elle occupe, mais peu profonde. Ces portes sont recouvertes d'une mosaïque de bois de cèdre et encadrées d'arabesques de même nature. Elles restent habituellement ouvertes, car ce sont les seules voies par où pénètre l'air et la lumière. Pour le cas où l'on voudrait les condamner, l'un des battants est percé d'une seconde porte plus petite, tout juste suffisante pour livrer passage à une personne.

La quatrième face de la cour est dépourvue de grande ouverture, et ne cache que quelques réduits obscurs, à l'usage des hommes de garde et de service; mais son mur, recouvert en partie d'un revêtement de faïences multicolores dont le dessin représente un grand arc mauresque, la met en apparente et suffisante harmonie avec les autres. De cette paroi s'échappe l'eau d'une fontaine, versée continuellement par trois orifices dans un bassin toujours rempli, et qui s'écoule aussi par débordement sur le dallage du portique d'où, par une petite rigole, elle va se perdre au pied de la vasque centrale.

Par sa forme et ses proportions, mais avec moins de richesse dans l'ornementation, l'aspect de cet édifice réveille aussitôt le souvenir de l'élégant *Patio de las Doncellas*, de l'alcazar de Séville.

La construction n'a qu'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel règne une large terrasse où mène un escalier sombre, et d'où l'on jouit du splendide panorama de la ville, de la plaine et des montagnes.

Des trois pièces dont nous pouvons ici tirer profit, l'une, celle du milieu qui fait face à la fontaine, est réservée pour notre salle à manger; les deux autres sont occupées, après arrangement établi entre nous, par trois membres de la mission.

Tout à côté de ce premier pavillon, et séparé seulement par un grand réservoir qui fournit l'eau à la Mahmoudia, s'en trouve un second, que son accès plus facile et les proportions plus grandes et plus régulières de l'unique pièce qui le compose semblaient le désigner à l'avance à l'usage de M. Ordega. Ce pavillon est supporté par une large voûte qui fournit passage des jardins au premier corps de bâtiment, et sous laquelle se tiennent aujourd'hui les soldats de garde.

On arrive à l'étage par un escalier roide et droit, véritable échelle de meunier dont la cage s'ouvre béante dans la chambre même, si bien qu'il a fallu élever un petit mur sur les côtés de l'ouverture pour préserver les occupants de dégringolades inévitables.

La pièce est carrée, assez spacieuse. Quatre petites croisées donnant sur les jardins l'éclairent discrètement, et permettent de jouir d'une vue fraîche et délicieuse.

L'ameublement a été improvisé pour la circonstance. Le sol, pavé de faïences disposées en mosaïque, est recouvert de nombreux tapis. Quelques-uns, aux couleurs vives et harmonieuses, au tissu épais et moelleux, sont de beaux spécimens de l'industrie marocaine; d'autres, de moindre valeur, ne sont évidemment que des produits de fabrication étrangère. Une grande table, couverte d'un tapis vert, est placée au centre de la pièce, au milieu d'un espace rectangulaire compris entre quatre colonnes qui supportent le plafond. Celui-ci est fait d'une multitude de petites solives en bois de cèdre. Deux fauteuils et deux chaises de canne sont autour de la table.

Dans le fond, du côté opposé aux jardins, les deux angles sont occupés par deux larges lits en cuivre, dont le ciel, constitué en forme de dôme par des tringles de même métal, est surmonté d'une brillante couronne. Ils sont garnis d'excellents sommiers et ornés de draperies rouges, le tout de fraîche provenance anglaise.

M. de la Boulinière, que ses fonctions de secrétaire retiennent particulièrement auprès de M. Ordega, occupera le second lit, à côté de celui du ministre.

Devant les quatre petites ouvertures, des étoffes de couleur sombre pendent en guise de rideaux. Une baguette de bois qui fléchit sous le poids de l'étoffe fait office de tringle, d'ailleurs mal assujettie.

Deux planches de bois mal réunies, à peine rabotées et supportées par quatre pieds mal équarris et mal équilibrés, constituent la table de toilette. Le dessus est percé d'un trou rond destiné à recevoir et fixer la cuvette. C'est ici, à n'en pas douter, un produit de l'ébénisterie indigène. La table est garnie d'une carafe et d'un verre portant encore la poussière et les débris de paille de l'emballage. On a poussé le raffinement jusqu'à orner la chambre d'une glace, mais le curieux de la chose, c'est que l'étiquette du marchand qui l'a fournie s'étale en plein milieu de la surface réfléchissante, tandis qu'en arrière deux planchettes transversales, débordant le cadre sur lequel elles s'appliquent, montrent encore les longs clous tordus qui la fixaient à la caisse où elle a voyagé. Si j'ajoute que des divans, où l'on est commodément assis, règnent par terre, le long de tous les côtés de la pièce, j'aurai donné une idée à peu près exacte de cet ameublement, curieux et bizarre assemblage, où l'on devine toutefois l'attention délicate d'associer au confortable du luxe oriental toutes les commodités indispensables à des goûts européens.

De l'habitation du ministre, une longue et large allée, bordée d'oliviers séculaires, conduit à un troisième pavillon, isolé, presque perdu au milieu des jardins. Rien de plus mignon, de plus gracieux, de plus coquet que ce petit et frais réduit. Il est tout entier dans une seule pièce oblongue, en rez-de-chaussée, précédé, dans toute sa largeur, d'un élégant portique de trois arcades supportées par deux légères colonnes arrondies. Au-dessus est établie une terrasse, sur laquelle de vieux arbres projettent leurs branches et leur ombrage, et d'où la vue s'étend au loin et permet surtout d'admirer la tour voisine de la Koutoubia, principale mosquée de la ville.

Une porte monumentale développe ses deux battants sous le portique, qui fait face à la grande allée. Deux petites fenêtres sont, en outre, percées aux deux extrémités de la pièce, meublée, d'ailleurs, avec le même soin et dans le même goût que celle qu'occupe M. Ordega.

Cette charmante et discrète retraite, désignée sous le nom expressif de Pavillon des Sultanes, était destinée aux dames qui auraient fait partie de la mission. En leur absence, c'est au peintre Mousset et à moi que, par un heureux privilège, en a été dévolue la jouissance.

Les jardins occupent une surface assez considérable, divisée en carrés par des allées qui se coupent à angle droit. Ils sont plantés de citronniers et d'oranger, en ce moment tout couverts, à la fois, de leurs fruits et de leurs fleurs. Ce sont des arbres au tronc vigoureux et élancé dont les cimes puissantes se confondent pour former une voûte à peu près impénétrable aux rayons du soleil. De nombreuses rigoles serpentent à leurs pieds et leur apportent, à des heures déterminées, la fraîcheur nécessaire.

Çà et là, en bordure, des tilleuls dont on ne connaît plus l'âge, mêlent leur parfum à l'odeur un peu capiteuse de l'oranger; de gigantesques acacias laissent pendre leurs grappes odorantes au milieu desquelles roucoule la tourterelle; des abricotiers, aussi volumineux que les plus beaux chênes de nos forêts, montrent leur incalculable production de fruits, déjà plus gros que des noisettes; d'énormes figuiers étalent, le long des murs, leurs tiges tourmentées et leur feuillage sombre. Une multitude de petits oiseaux vivent au milieu de ces frais et tranquilles ombrages, et font entendre leur continuel gazouillement,

Egayant jusqu'à l'air qui les entend chanter.

À l'exemple des oiseaux, nos trois officiers, qui forment l'élément militaire de la mission, ont demandé asile aux jardins de la Mahmoudia, et ont fait dresser leurs tentes à l'ombre des orangers. Loin de les plaindre, envions-les. Ils sont amplement pourvus de tous les objets nécessaires à leurs besoins, et le sol de leur tente, tout comme celui de nos appartements, est recouvert de fins et moelleux tapis. Autour d'eux, tout est harmonie, tout est fleurs, tout est fruits.

Les autres membres de la mission, qui n'ont pas trouvé place dans les trois pavillons, sont installés de la même manière. Leurs tentes, disséminées dans les massifs, entrevues dans la verdure, forment un petit camp de l'effet le plus gracieux.

CHAPITRE III

Aspect général de la ville - La Médina - Rues couvertes - Ksaria - Places et marchés - Quartiers non commerçants - Costume de la population - Son attitude à notre égard - Mellah, ou quartier juif - Kasbah, résidence officielle.

D'une première visite à la ville, on rapporte une impression bien étrange et bien extraordinaire, rien qui ressemble à une ville telle que nous la concevons.

D'abord, son étendue est immense; son enceinte, qui mesure plus de vingt kilomètres, en peut donner l'idée. Mais les jardins l'ont envahie de toutes parts, et les constructions actuelles n'occupent plus qu'une faible portion de sa surface.

Maroc est loin de posséder les cinq à six cent mille habitants qu'on lui attribuait encore au commencement du siècle dernier. Sa population actuelle représente à peine la cinquième partie de ce chiffre. Cette sensible décroissance date du jour où la ville cessa d'être la capitale de l'empire des chérifs, après que ceux-ci, ayant fait la conquête des royaumes de Fez et de Mequinez, y transportèrent le siège de leur gouvernement. Toute déchue qu'elle soit de sa splendeur passée, Maroc n'en est pas moins un des centres les plus considérables, sinon le plus important de l'empire. Berceau de la dynastie régnante, elle en reste toujours la cité préférée.

La distance est considérable, du point extrême où nous sommes, pour atteindre le centre de la ville. Nous sommes dans l'obligation de monter à cheval pour la visiter et la parcourir.

En sortant de la Mahmoudia, on s'engage dans des voies assez larges, tracées au milieu de jardins bordés de murs de terre irrégulièrement élevés. Au-dessus d'eux apparaissent des cimes de figuiers et de mûriers, dominés eux-mêmes par la tige élancée de quelques palmiers. Des pans de clôture renversés, de larges fentes occasionnées par le retrait de l'argile laissent voir, au-dessous des arbres, des haies de cactus et des cultures de légumes d'assez belle venue.

Ces jardins reçoivent l'eau par de nombreux canaux d'irrigation qui circulent le long des chemins, soit par voie souterraine, soit à découvert. Ceux qui sont accessibles sont constamment utilisés à laver le linge ou à faire macérer et préparer des peaux. Les hommes occupés à cette besogne sont à moitié nus. Ils entrent dans l'eau pour imbiber et rincer la pièce qu'ils travaillent, puis, à l'aide de leurs mains ou de leurs pieds, ils la malaxent sur des pierres voisines, ordinairement de forme circulaire. Quand ils jugent l'opération suffisamment avancée, ils vont se replacer au courant du ruisseau, rincent de nouveau l'objet, pour aller ensuite le soumettre à un autre frottement sur les pierres. L'aspect de ces lavoirs est assez original.

En poursuivant son chemin dans la direction de la médina, la ville proprement dite, la ville arabe, on passe par une série de portes et de voûtes dont on ne comprend guère l'utilité, et après un long parcours entre des murs délabrés, sur un chemin inégal et poudreux, on arrive aux quartiers habités. À la première impression, le spectacle est désolant. Ce ne sont que basses et tristes mesures dont les murailles ne se soutiennent que par prodige. On se croirait devant les ruines d'une ville effondrée dont pas un étage ne serait resté debout sur la base ébranlée de ses maisons.

On défile alors à travers de petites rues sinueuses et resserrées où la circulation est extrêmement difficile, surtout à certaines heures du jour, quand la population tout entière se porte au-dehors et court à ses affaires. Des poutres, de simples barres jetées au-dessus des rues, d'une

bicoque à l'autre, forment une charpente grossière qui, recouverte de roseaux secs ou plus rarement de plantes vertes, forme voûte et protège les passants contre les ardeurs du soleil.

C'est d'un effet surprenant quand, pour la première fois, on s'engage dans ces espèces de galeries couvertes, dans ces longs couloirs sombres, si bas qu'on risque, si l'on n'y prend garde, de se heurter la tête lorsqu'on les parcourt à cheval. Ils sont en outre si étroits que deux cavaliers peuvent tout au plus s'y croiser en route; il faut pour cela que l'un s'arrête et se dispose le plus près possible des boutiques, pour laisser passer l'autre.

Toutes ces rues couvertes sont, en effet, bordées de boutiques, et quelles boutiques ! De petites échoppes adossées contre une muraille de terre et un peu surélevées au dessus du sol. Des trous, des niches, où le marchand, accroupi au milieu de ses produits, attend, dans une impassible attitude, la venue de la pratique. Celle-ci ne peut songer à pénétrer dans ces étroits réduits et reste dans la rue.

Dans ces boutiques se succèdent toutes les petites industries, tous les petits commerces, mais avec un certain ordre, de façon à réunir en un même point tous les objets et tous les produits de même nature, ce qui facilite la recherche et le choix des acheteurs. On y vend de l'épicerie, de la mercerie, de la quincaillerie; on y voit, en très grand nombre, des marchands de poteries, qui ont en même temps accaparé le monopole de la vente du goudron, dont on doit faire, à ce qu'il semble, un très grand usage pour assainir l'eau potable; il y a des quantités de marchands de légumes, dont les niches ressemblent à des cages à lapins; des boucheries, dont les bêtes mortes suspendues à l'étal masquent en partie l'ouverture des échoppes et donnent à celles-ci un faux air de théâtre de Guignol.

Sur un assez long parcours, on ne voit que selles, brides et tout ce qui constitue le harnachement; sur un autre, des ouvriers travaillent le maroquin dont ils font des sacoches, des ceintures, des coussins; ici, c'est une suite d'ateliers de tailleurs où les hommes sont occupés à coudre des burnous ou des djellaba; c'est ailleurs une rangée de maréchaux-ferrants s'évertuant à battre leurs fers à peu près froids, de façon à ménager le combustible qui est rare. Jamais on ne voit une femme employée à la vente ou appliquée à quelque travail.

En dehors des boutiques, à travers les rues, des colporteurs vont et viennent, offrant des babouches, des peaux, des poignards, du linge, des ustensiles de toute sorte. Un type à signaler et qu'on rencontre à chaque pas, c'est le vendeur d'eau. La rareté du produit, les exigences du climat font une nécessité de cette industrie. Elle est exclusivement exercée par des nègres. Une loque informe, quelque débris de vieux vêtement ayant servi à couvrir plusieurs générations, les laisse aux trois-quarts nus. Ils portent sur le dos, retenue par une courroie en bandoulière, une outre de peau de chèvre, munie de tous les poils que l'usure a respectés. Un long robinet de cuivre, brillant comme de l'or, s'avance sous leur bras gauche; deux gobelets métalliques pendent au devant d'eux, suspendus à des chaînes reluisantes et polies passées autour de leur cou. Ils agitent continuellement une sonnette pour avertir les amateurs de leur passage. C'est à peu près l'attirail de notre marchand de coco. Mais le nègre n'a pas le flegme philosophe, la tranquille dignité de notre industriel parisien; il se livre à des courses folles pour aller à la recherche des clients; on le voit sans cesse en activité, arpentant les rues avec des jambes que l'absence de vêtement fait paraître démesurément longues.

Mais l'activité commerciale semble surtout se concentrer en un point de la ville où se trouvent réunies des espèces de halles ou passages, dont l'ensemble constitue la *ksaria*. Ces constructions plus soignées dénotent aussitôt leur importance. Le sol en est dallé; une toiture de bois assez élevée et percée de petits jours les abrite; deux grandes portes cintrées les ferment à leurs extrémités; les animaux n'y pénètrent pas. Ces passages sont au nombre de trois ou quatre, juxtaposés et communiquant entre eux par une ouverture pratiquée dans les murs mitoyens.

Les boutiques qui les bordent, quoique établies sur le modèle des premières, et dans d'aussi modestes proportions, sont mieux agencées. Leur système de fermeture consiste en deux battants de porte, placés l'un en haut, l'autre en bas. Le soir, vers quatre heures, quand le marchand quitte son *home* des quartiers éloignés pour venir présider aux soins de son commerce, il ouvre sa boîte solidement cadenassée la veille, rabat le battant inférieur et maintient l'autre à demi relevé à l'aide d'un bâton. Il se hisse alors dans sa niche où il reste accroupi jusqu'à la nuit tombante, dans l'immobilité d'un fakir. Ces boutiques sont d'ailleurs assez richement fournies, particulièrement de linge, d'étoffes et de bijoux.

Les ventes sous ces galeries se font à la criée et amènent chaque soir, après les heures chaudes du jour, une affluence considérable à la *ksaria*. Les vendeurs circulent au milieu des flots pressés de la foule, exhibent les objets mis aux enchères, annoncent à haute voix le prix demandé ou le prix déjà accordé, vont d'un passage à l'autre, sollicitent les acheteurs, toujours criant, toujours hurlant, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des marches et contremarches, bien des gestes et bien des efforts, ils se décident à livrer la marchandise au plus offrant et dernier enchérisseur. En réalité, ils n'abandonnent les objets qu'au prix fixé par eux-mêmes ou par les vrais marchands, dont les crieurs ne sont, le plus souvent, que les intermédiaires. Rien ne les empêche en effet, et j'ai lieu de croire qu'ils ne s'en privent guère, si la somme à laquelle ils prétendent n'est pas atteinte, de surenchérir eux-mêmes sur les prix offerts, et de décourager ainsi les premiers amateurs qui comptaient sur une bonne affaire. On vend là des vêtements, des tapis, du mobilier, des armes, des bijoux, presque tous objets ayant déjà servi. Ce marché est très animé et très intéressant.

Le grand commerce, le commerce en gros, ne se fait ni dans les rues, ni sous les halles de la *ksaria*. Il y a pour cela, en différents points de la ville, des bâtiments spéciaux où se voient, sur les côtés d'une grande cour carrée, un certain nombre de magasins susceptibles de recevoir d'assez larges approvisionnements. Il y a quelquefois même, au-dessus des magasins, des petites pièces pouvant servir de logement et donnant toutes directement sur une galerie de bois qui règne le long des quatre faces de la cour. Ces sortes de *Magasins réunis* sont comme des caravansérails, occupés par quelques commerçants de la ville, mais où viennent surtout les marchands étrangers. Ils y trouvent à louer tout ce qui est nécessaire à un commerce; ils y fixent leur demeure, y étalent leurs marchandises et restent là jusqu'à épuisement de leur stock.

À côté de ces différents genres de commerce, des marchés importants ont lieu à certains jours déterminés, pour les animaux, les grains, les peaux, les laines et les fruits. Il y en a un, trois fois par semaine, pour la vente des esclaves. Ces marchés se tiennent sur de grandes places irrégulières, ou sur des espaces plus circonscrits, et quelquefois recouverts, selon la nature des affaires qui s'y traitent.

Si l'on sort des quartiers commerçants, on se retrouve encore dans des rues étroites, sales et tortueuses, mais où manquent le cachet et l'originalité des premières. Plus d'auvents, plus de boutiques; on y circule à ciel ouvert. Les habitations, sans ouvertures apparentes, ne montrent que des murailles terreuses, sans faîte ni couronnement, presque prêtes à s'écrouler. Çà et là, cependant, les fines arabesques d'une entrée de mosquée, quelques portes, quelques fontaines, dont le dessin et l'ornementation rappellent les plus belles œuvres de l'art mauresque, arrêtent l'oeil agréablement et réveillent le souvenir lointain d'une splendeur passée.

En somme, la ville, avec son extérieur morne et désolé, est pleine de vie et de mouvement. Presque partout, dans les rues, sous les halles, sur les places, la foule se presse, s'agite et se démène comme une fourmilière en détresse.

Le costume généralement adopté est blanc, du moins dans sa partie extérieure. Il est composé de vêtements très amples ou peu ajustés, variables de forme, suivant la fortune et la position

des individus. Le costume type comporte: le *sérouel*, pantalon blanc, large et court, ne dépassant guère le genou; le *caftan*, long vêtement de drap ou de soie, blanc, jaune, rouge, bleu, ou de toute couleur de fantaisie, boutonné sur le devant depuis le cou jusqu'au bas des jambes, par une série de boutons très petits et très rapprochés. Il est invariablement recouvert d'une espèce de tunique de toile blanche, fermée en haut par ce même mode de petits boutons. Là-dessus est jeté, suivant les circonstances, le *burnous*, manteau sans manches, à capuchon retombant en arrière, dans lequel se drape le cavalier, ou bien encore le *haïk*, grande pièce d'étoffe blanche non façonnée, de laine fine ou de soie, que les personnes riches ajustent elles-mêmes, avec un art parfait, autour de leur tête et de leur corps, et qui leur communique un cachet surprenant d'élégance et de distinction.

Il y a encore la *djellaba*, sorte de burnous par son capuchon, mais avec manches et fermé sur le devant, de façon à n'offrir qu'une fente à la partie supérieure pour permettre le passage de la tête. C'est le vêtement le plus répandu, celui de l'artisan, du peuple en général. Quelquefois il constitue à lui seul tout le costume d'un pauvre diable.

La plupart des Marocains portent à leur ceinture un poignard recourbé, appelé *koumia*.

Chez les gens du plus bas peuple, la tête reste nue, soigneusement rasée, avec une seule petite mèche de cheveux respectée sur le sommet. Dans les conditions plus élevées, se montre la calotte rouge, *tarbouch* ou *chéchia*; plus haut encore, mais réservé seulement aux hommes mariés, le *turban*, enroulé autour du bonnet rouge. La finesse de l'étoffe et le nombre de tours qui le constituent varient encore suivant le rang et la fortune.

Tous, riches ou pauvres, sont chaussés de babouches *jaunes*. Le prix en est si modique qu'ils ne trouvent pas grand avantage à marcher nu-pieds. Cependant on constate des différences très sensibles dans leur fabrication et la qualité de leur peau. La couleur seule reste la même pour tous les musulmans.

Quant aux femmes qui circulent au dehors, elles sont roulées, ensevelies dans un grand capuchon de laine blanche qui dissimule entièrement les traits de leur visage et les détails de leur toilette. Devant cette uniformité, il devient extrêmement difficile d'établir entre elles des distinctions de classe. On n'a pour se baser que le plus ou moins de propreté de leur vêtement extérieur, le plus ou moins de fraîcheur de leurs babouches *rouges*.

Ces gens, hommes et femmes, à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils appartiennent, ne montrent à notre égard qu'un simple sentiment de curiosité, plutôt bienveillante qu'hostile. Tous, et même avec empressement, s'écartent pour nous livrer passage, les femmes surtout, qui, à notre approche, se collent immobiles contre les murs, de toute la longueur de leur corps. Veulent-elles, par là, se mieux protéger contre les atteintes des chevaux ou éviter les bousculades des soldats qui nous accompagnent ? Peut-être l'un et l'autre. Mais cette humble attitude d'effacement ne les empêche pas de nous observer, et, sans détourner la tête, elles nous suivent du regard dont on aperçoit l'éclat entre les deux voiles, à peine écartés, qui couvrent leur visage.

Dès que nous nous arrêtons, un groupe se forme autour de nous; mais pas un cri, pas une insulte, à peine quelquefois le rire contenu d'une femme ou d'un gamin. C'est qu'aussi nous devons faire une étrange figure au milieu de ces gens-là ! Songeons-y. De même que nous sommes à chaque pas étonnés et surpris, n'est-il pas naturel que notre présence excite leur curiosité, qu'elle puisse à l'occasion leur fournir quelque motif de raillerie ?

Les Juifs, au nombre de 8 à 10 000 dans la ville de Maroc, sont confinés au sud et à côté de la *Médina*, dans un quartier spécial désigné sous le nom de *Mellah*. Ce quartier est entouré de ses murailles propres, percées de quelques rares portes continuellement gardées par des soldats et soigneusement fermées le soir à huit heures. L'aspect de ses rues n'est ni moins déla-

bré, ni moins sale que celui des autres parties de la ville. J'ai cru cependant remarquer que les constructions y présentaient un peu plus d'ouvertures extérieures.

Les hommes portent des vêtements qui les distinguent du reste de la population musulmane. Ils n'ont rien de blanc dans leur costume et sont simplement vêtus du cafetan, toujours de couleur sombre, serré autour de la taille par une ceinture. La peau de leurs babouches est aussi de teinte foncée, la couleur jaune leur étant absolument interdite; sur leur tête est jeté un fichu de cotonnade bleue, parsemée de pois blancs, qui vient se nouer sous le menton. Les femmes circulent dans la mellah ou se montrent sur les portes à visage découvert. Elles présentent bien tous les caractères de leur race.

Enfin, à côté du mellah se trouve la *Kasbah*, avec une autre enceinte particulière, Elle comprend le palais du sultan, le *dar-maghzen* ou maison du gouvernement, le *méchouar*, place réservée aux audiences publiques, et un certain nombre de constructions occupées par des mokhaznis et leur famille.

À la suite de la kasbah, se développent les spacieux jardins d'Aguidel ou d'Agdal, exclusivement réservés à l'usage et à la jouissance du sultan.

CHAPITRE IV

Nos commerçants à Maroc - Une dame française de passage - Visite du grand vizir - Entretien avec M. Ordega - Préliminaires de la réception officielle accordée par le sultan - Modification réclamée dans le cérémonial - Négociations difficiles.

En dehors des membres de notre mission militaire permanente, venus, on s'en souvient, à notre rencontre, la veille de notre arrivée, aucun Français n'a de résidence fixe à la ville de Maroc. Cependant les commerçants de la côte ou leurs représentants y font quelques rares apparitions. Ceux que leurs affaires y avaient récemment appelés, ou qui s'y étaient rendus en raison même de notre présence, n'ont pas manqué de venir se présenter à la Mahmoudia où ils ont été reçus comme on a soin d'accueillir des compatriotes sur un sol étranger. Parmi eux se trouvaient M. Allard, notre agent consulaire et délégué sanitaire à Saffi, et M. Pincherlé, qui réunit à sa qualité de représentant à Mogador de la maison Piou fils de Marseille, un talent de virtuose et de violoncelliste distingué. D'ailleurs, les Français habitant le Maroc, quelque point de l'empire qu'ils occupent, ne sont pas assez nombreux pour que leur nom et leur qualité ne soient pas exactement connus.

Nous fûmes donc bien surpris, dès les premières heures de notre séjour, d'apprendre qu'une dame française, de passage à Maroc, sollicitait la faveur d'un entretien avec M. Ordega. La réponse fut naturellement conforme au désir exprimé, et un jour, après le déjeuner, étant à peu près tous réunis dans la pièce occupée par le ministre, nous fûmes avertis de la présence de la dame française qui fut aussitôt reçue avec tous les égards dus à son sexe et à sa nationalité.

Madame de la G... est, dit-on, une veuve passionnée pour les voyages, et qui depuis un an parcourt le Maroc en touriste, seule, sans autre guide ni soutien que trois ou quatre domestiques arabes. Après avoir pris place sans façon sur un des divans étendus à terre, elle expose le but de sa visite, qui n'était pas un acte de simple déférence envers le représentant de la France. Elle a l'intention d'acheter à Tanger une propriété appartenant au sultan. Elle en a déjà offert un prix, inférieur, il est vrai, à celui que l'a payé le noble possesseur actuel; mais la maison exige de si grandes et si onéreuses réparations ! Bref, elle vient réclamer du ministre sa bienveillante intervention, pour lui faire obtenir une audience du sultan, afin de pouvoir débattre directement avec Sa Majesté les conditions de son achat.

Madame de la G... est en costume gris d'amazone, chapeau mousquetaire, feutre et plume de même couleur que le vêtement. Un voile épais de mousseline ou de dentelle cache soigneusement le visage dont il est impossible d'analyser les traits. Du reste, la place occupée par la visiteuse, et choisie peut-être avec quelque intention, la met à l'abri d'une trop indiscrete lumière. Mais la tournure est élégante, souple et dégagée; le langage choisi, très légèrement affecté; le tour d'esprit, original; la parole, facile et abondante, pleine d'inflexions câlines et insinuantes. On se plaît à l'écouter, et, quelque jugement qu'on porte sur sa personne, on reste confondu de l'étrangeté de ce caractère qui pousse une femme à s'aventurer en pays inconnu, fermé à la civilisation, presque désert, à peine sûr, pour voyager à cheval et coucher sous la tente, sous la seule sauvegarde de quelques étrangers à sa solde.

Cette vie errante et si éloignée des usages reçus appelle naturellement l'attention et éveille la curiosité. Le passage de l'intrépide amazone laisse, dans chaque ville où elle séjourne, une

traînée de racontars que l'imagination se plaît sans doute à orner et à embellir. Le Dr Linarès l'a vue à Rabat, M. Brudo à Mazagan, et partout les appréciations sur son compte allaient leur train, sans précisément lui être toujours favorables. À ne juger que par ce que nous avons vu et entendu, il nous est resté cette impression que l'histoire de l'achat d'une maison à Tanger n'était qu'une plaisante invention, ou, tout au moins, que l'excentrique voyageuse était surtout préoccupée de mettre à l'actif de ses originalités une entrevue particulière avec le sultan du Maroc.

M. Ordega, comme on le conçoit, se garda de mêler à ses entretiens diplomatiques avec l'Empereur une telle affaire de marchandage, et, pour rendre à madame de la G... la visite qu'il en avait reçue, il délégua auprès d'elle son secrétaire.

Le jour même de notre arrivée, nous avions à peine achevé de régler notre installation, que le grand vizir se présentait au palais de la Mahmoudia et venait rendre une visite officielle à M. Ordega. Le grand vizir est le personnage le plus important de l'empire après le sultan, dont il est d'ailleurs l'oncle maternel.

Nous fûmes tous admis à l'honneur de voir le grand ministre marocain et de lui être présentés.

Si-Mohammed-el-Arbi-el-Djmaï, après avoir déposé ses babouches, prend place sur un divan, dans la posture favorite des Orientaux. Ses deux jambes, reployées sous son corps accroupi, laissent voir deux pieds nus d'une propreté irréprochable, et dont les ongles sont aussi soigneusement entretenus que ceux des mains de nos plus élégants raffinés. Il est petit de taille, gras et potelé de formes, contraste frappant avec le type élancé, sec et nerveux de la race. On lui attribue, d'ailleurs, un goût prononcé pour les jouissances matérielles de la vie.

La conversation s'engage devant nous, et M. Ordega prend aussitôt occasion de déclarer qu'il vient ici en ami du sultan et de son pays; que la France, quoi qu'on en puisse dire, est forte et respectée. Il exprime le désir que le Maroc, notre allié, soit fort lui-même. En tout cas, c'est sur nous qu'il doit s'appuyer, sur nous qui sommes ses amis dévoués et désintéressés.

Le grand vizir assure que ce sont là les sentiments du sultan.

M. Ordega ne peut que s'en réjouir. Il aura, pendant son séjour à Maroc, à traiter quelques affaires; il aura lieu de faire valoir quelques revendications; il espère que l'esprit de justice et d'équité qu'il apportera dans les négociations sera apprécié comme un témoignage de sa bonne amitié; mais, à son tour, il demandera des gages des bienveillantes dispositions dont on vient de lui donner l'assurance, et qui certainement ne lui seront pas refusés.

- Tout ce qui sera juste, répond le grand vizir, sera immédiatement accordé.

Nous fûmes ensuite invités à nous retirer, le grand vizir ayant demandé à M. Ordega un entretien particulier.

Il s'agissait surtout de fixer le jour où la mission serait reçue en audience solennelle par le sultan. Notre ministre déclara naturellement qu'il était aux ordres du sultan, et qu'il se rendrait auprès de lui dès qu'il plairait à Sa Majesté de le recevoir.

Dans la soirée, le sultan fit répondre qu'il accepterait le jour et l'heure que notre ministre choisirait. Après un échange d'idées sur les convenances réciproques, on fixa la réception au lundi 3 avril, à neuf heures du matin.

À la suite du grand vizir, tous les ministres et tous les grands personnages de l'entourage du sultan se sont succédé au palais de la Mahmoudia, en même temps qu'une active correspondance était échangée avec ces mêmes personnages.

Une question d'étiquette venait d'être soulevée, qui avait mis en émoi tout le *dar maghzen* ou maison du gouvernement.

Contrairement aux pratiques entretenues jusqu'ici au Maroc, M. Ordega avait émis la prétention d'être autorisé à se couvrir après avoir adressé ses compliments personnels au sultan et pendant qu'il parlerait au nom de la France. Il faut remarquer que l'audience solennelle est accordée en plein air ; c'est la raison qui a déterminé notre représentant à montrer cette exigence, suivant l'usage des cours européennes, où tout ambassadeur parlant à un souverain, au dehors, est invité à se couvrir dès qu'il l'a salué.

Quoi qu'il en soit, la question a pris tout à coup une importance sérieuse, et le ministre de la justice est venu, à diverses reprises, parlementer à ce sujet. Il craint surtout l'effet qu'une telle innovation pourrait produire sur l'esprit des assistants. N'y verra-t-on pas un manque de respect envers le tout-puissant monarque ? Le prestige qui enveloppe la personne sacrée du descendant du Prophète n'en sera-t-il pas ébranlé ?

M. Ordega réplique qu'en voulant agir de la sorte, il croit faire acte de déférence envers le sultan qu'il désire traiter à l'égal des grands souverains de l'Europe. S'il avait à lui parler pour son compte, il n'hésiterait certes pas à rester découvert devant lui : mais du moment où il porte la parole au nom de la France, sa personnalité n'est plus en jeu : il représente la nation, le chef de son pays, et doit par conséquent se considérer comme l'égal de l'empereur du Maroc. Toute la mission restera tête nue, mais lui réclame le droit de se couvrir. Il attendra volontiers que le sultan l'invite à le faire, mais il demande que cette invitation lui soit adressée.

Avant de se rendre auprès du sultan, il attendra une réponse catégorique à ce sujet. Si l'on refuse d'accéder à ses désirs, il ne se présentera pas à la réception, ou si, se présentant, il n'est pas invité à se couvrir, il se retirera et fera parvenir les lettres de créance dont il est porteur par l'entremise du grand vizir.

La situation devenait délicate. Le sultan, que ses ministres semblent tenir à l'écart des négociations, voudra-t-il se soumettre à cette exigence ? Ne la trouvera-t-il pas excessive ? Enfin, la fermeté de M. Ordega ne va-t-elle pas amener un éclat ?

On se rappelle, heureusement, qu'à une époque assez récente et dans des circonstances analogues, une question de même genre avait amené aussi d'assez vifs tiraillements, pour se résoudre, en fin de compte, à la satisfaction du ministre qui l'avait provoquée. Il était d'usage alors, à la cour du Maroc, que dans les audiences privées accordées par le sultan, l'ambassadeur étranger se tint constamment debout pendant toute la durée de l'entretien. Celui-ci pouvait être fort long, et l'on conçoit que la posture put devenir pénible pour des diplomates qui n'ont généralement pas des jarrets de vingt ans.

Beaucoup d'entre eux avaient certainement formé le vœu secret d'être débarrassés de ce supplice et de voir s'introduire, en leur faveur, une pratique plus humaine. Il s'en trouva un assez osé, un jour, pour exprimer hautement la pensée de tous et réclamer le droit de s'asseoir devant le sultan, tout comme. M. Ordega réclame aujourd'hui celui de se couvrir en plein soleil. Cette hardie revendication causa dans les hautes régions officielles du gouvernement marocain une émotion au moins aussi vive que celle qui se produit en ce moment. On parla, on discuta, mais finalement le ministre eut gain de cause et obtint de rester assis en présence de Sa Majesté Chérifienne.

C'est à notre compatriote M. Tissot, alors ministre de France à Tanger, que revient le mérite d'avoir donné un siège à tous les envoyés étrangers admis depuis à l'honneur de s'entretenir avec le sultan. Espérons que bientôt ils devront à M. Ordega de n'avoir plus à redouter les coups de soleil ou les rhumes de cerveau.

Cependant la solution se faisait attendre. Dès six heures du matin, le jour même fixé pour l'entrevue, le ministre de la justice était à la Mahmoudia pour s'entretenir de nouveau avec M.

Ordega sur la modification réclamée par lui dans le cérémonial de la réception. Rien encore n'était décidé au maghzen.

Le régime politique du Maroc est des plus simples : le sultan est tout, le reste n'est rien. Tout doit céder à son caprice et s'incliner devant sa volonté absolue. L'exigence du ministre français était bien comprise d'une partie du personnel de la cour, mais tous hésitaient à se faire, auprès du sultan, les défenseurs d'une mesure qui aurait pu lui paraître exorbitante.

M. Ordega maintient quand même ses résolutions, tout en ayant le bon goût de les présenter toujours comme un acte de déférence envers le sultan, qu'il veut traiter en grand souverain d'Europe et en ami de la France.

Il finit par lasser toutes les résistances, et avant de partir pour la cérémonie officielle, nous avions l'assurance à peu près formelle que le sultan céderait à la volonté de notre ministre.

CHAPITRE V

Audience solennelle accordée par le sultan - Promenade dans les jardins réservés.

Quelques minutes avant l'heure indiquée, nous étions prêts et tous réunis autour du chef de la mission. Chacun avait sa tenue officielle ou son habit de cérémonie. Le ministre portait l'uniforme diplomatique qu'avait aussi revêtu le personnel ordinaire de la légation de Tanger. Nos officiers se présentaient dans la grande tenue de leur grade et de leur arme. Les membres de la mission qui n'appartenaient ni à l'une ni à l'autre de ces catégories étaient en habit noir et cravate blanche. Les trois Arabes qui nous accompagnaient s'étaient parés de leurs plus fins costumes.

Le grand maître des cérémonies, retenu auprès du sultan par les devoirs de sa charge, avait envoyé son khalifat ou second maître à la Mahmoudia. M. Ordega, consulté sur l'itinéraire qu'il désire suivre, exprime aussitôt l'avis qu'on choisisse la voie la plus courte.

À neuf heures précises, nous montons à cheval. Nous sortons par la petite porte particulière de l'enceinte, celle-là même que nous avons franchie le jour de notre arrivée pour pénétrer dans la ville. Elle nous conduit, presque sans transition, des jardins frais et verts que nous venons de quitter, sur la plaine desséchée, dépourvue, en ce point, d'arbres et de cultures. Le palais du sultan est situé à une distance encore assez éloignée. Le mur d'enceinte, développé en ligne droite interminable, le dérobe à nos yeux.

Dix officiers, venus avec le khalifat, marchent à pied, rangés en ligne au devant de nous. Viennent ensuite deux cavaliers armés de leurs longs fusils. Puis s'avance le ministre, suivi de tout le personnel de la mission. Notre compagnie de garde nous entoure. Une dizaine de cavaliers ferment la marche.

La matinée est radieuse; le soleil est éblouissant; le ciel d'un bleu profond est d'une admirable limpidité. La chaîne de l'Atlas se montre dans toute sa majesté superbe, et ses pics couverts de neige, reposant sur une base sombre, se dégagent, avec une parfaite netteté, dans la transparence de l'air.

Pas de curieux sur notre passage. À deux pas du palais, des troupeaux de moutons paissent l'herbe rare qui pousse à travers les sables de la plaine; des ânes chargés de bois cheminent paisiblement, en avant de leurs conducteurs en guenilles qui nous regardent tout surpris.

Nous franchissons l'enceinte du palais par la porte Aomar (Bab-Aomar), devant laquelle des soldats font la haie et présentent les armes. Nous enfilons une avenue, longue et étroite, bordée de murs de terre élevés, au-dessus desquels rien n'apparaît. Un petit bruit, toutefois, y appelle, à un moment, notre attention. Nous détournons la tête et nous mettons en fuite six yeux de femme que notre découverte surprend visiblement. À l'extrémité de l'avenue, une arcade, flanquée d'une petite tourelle carrée, donne accès dans le méchouar, immense cour où doit avoir lieu la réception.

Ici, nous devons mettre pied à terre, car personne n'a le droit de se présenter à cheval devant le sultan. Les cavaliers même de la troupe qui doivent prendre part à la cérémonie ont dû laisser leurs chevaux au dehors.

Des soldats blancs et rouges, au nombre de quelques mille, rangés en ligne, forment les côtés d'un rectangle dans lequel nous pénétrons pour venir nous placer vers son milieu.

La cour est entourée de murs, les uns faits de simple pisé comme les remparts de la ville, les autres construits en briques et pourvus de créneaux. L'espace laissé libre, en dehors des rangs des soldats, suffirait à contenir la moitié de la population de Maroc; c'est à peine, cependant, si l'on y voit une centaine de spectateurs.

Dans un de ses angles, la grande cour présente un prolongement en forme de petite cour carrée. Celle-ci est limitée des deux côtés par des arcades et fermée dans le fond, auquel nous faisons face, par des constructions ne dépassant pas la hauteur des murs. C'est par une des larges portes de cet édifice que le sultan doit faire son entrée.

Après une courte attente, un mouvement se produit sur ce point où se tiennent rassemblés les ministres, les grands dignitaires, des officiers et une foule de personnages à burnous et à turban. Une cinquantaine de *bouab* ou gardiens de la porte viennent de sortir du palais, et accourent au pas gymnastique pour venir se placer en ligne devant nous.

En même temps, les tambours battent aux champs, les clairons retentissent, la musique fait entendre les accords de sa marche espagnole, les soldats présentent les armes, et un cri s'échappe de toutes les poitrines musulmanes réunies dans cette vaste enceinte: *Allah Hareck fi amer Sidna !* (Que Dieu bénisse les jours de notre maître !).

Le sultan Mouley Hassan apparaît alors, mais au loin encore, abrité sous le dôme d'un immense parasol rouge. Les *bouab*, placés devant nous, s'inclinent trois fois jusqu'à terre; après quoi ils s'éloignent et, toujours en courant, vont se placer, les uns à droite, les autres à gauche, dans les rangs des soldats.

Leur dispersion nous cause un assez sensible plaisir, car leur ligne nous masquait désagréablement la vue du cortège que nous voyons dès lors s'avancer vers nous lentement, gravement, majestueusement.

Le sultan est monté sur un cheval blanc, tout harnaché de jaune. À côté, se tient le personnage chargé du parasol rouge, très attentif à protéger du soleil la tête de son tout-puissant maître. Deux autres personnages, l'un à droite, l'autre à gauche, agitent continuellement des voiles de mousseline autour de son auguste visage, afin de le préserver de l'atteinte des mouches. Deux porteurs de hallebardes s'avancent au-devant du cheval de Sa Majesté, précédés eux-mêmes par le *caïd Méchouar*, le grand maître des cérémonies, l'introducteur des ambassadeurs. Celui-ci ouvre la marche, ayant pour toute arme un long bâton grossier, tordu, noueux, qui serait tel encore qu'on l'a retiré du buisson qui l'a fourni, si l'on n'avait eu soin de le priver de son écorce. Tout à fait en arrière, marchent le grand vizir et ses ministres. Font encore partie du cortège cinq magnifiques chevaux, harnachés aux couleurs éclatantes et variées, que des piqueurs conduisent à la main. C'est l'accompagnement obligé du sultan dans toutes ses sorties officielles. Mais pour donner toute la pompe et tout l'éclat possibles à la cérémonie, on a exhibé, avec les chevaux, un carrosse d'apparat, le seul véhicule roulant qui existe au Maroc. C'est un brillant et volumineux coupé, teinte vert or, présent, dit-on, de la reine Victoria. Il est attelé d'un seul cheval blanc, conduit aussi à la main.

Le sultan continue à s'avancer au milieu de son escorte, et n'arrête son cheval qu'à deux pas devant nous. M. Ordega s'était déjà découvert à son approche, et nous nous étions empressés de suivre son exemple.

Le parasol rouge qui l'abrite, la circonstance qu'il est seul à cheval au milieu de cet imposant cortège, les honneurs dont il est l'objet, témoignent suffisamment que nous sommes en présence du sultan du Maroc. Mais aucun signe particulier sur sa personne ne le distingue des

hauts fonctionnaires de sa cour. Son costume est le même, ses vêtements sont à peine plus fins et plus légers. Ses pieds sont nus et simplement passés dans des babouches.

Mouley Hassan paraît âgé de quarante-cinq ans environ; il est de taille assez élevée, mais de force moyenne; sa barbe est noire, carrée, peu fournie, sans trace de poils blancs; il a le teint pâle, les joues un peu tirées, le regard vague, incertain, flottant; sa tête penche légèrement à gauche; dans toute son attitude, comme sur son visage, règne un air de mélancolique résignation.

Sa voix est lente et faible: on entend à peine les premières paroles qu'il laisse échapper. Le caïd Méchouar possède heureusement un autre organe, et, d'une voix puissante, annonce que le sultan souhaite la bienvenue au ministre de France.

M. Ordega s'incline respectueusement et, tout aussitôt, adresse au souverain auprès duquel il vient d'être accrédité, le discours avec les compliments d'usage en pareille occasion. Les lettres de créance étaient renfermées dans un élégant sachet de soie bleue, relevée de soutaches jaunes. Quand il a fini de parler, le ministre les remet directement entre les mains du sultan.

Arrivé à la dernière phrase de son discours, M. Ordega s'aperçoit qu'il est resté découvert, contrairement à ses résolutions. Mais, à ce moment même, le sultan, par quelques mots et d'un geste de la main droite, invite le ministre à se couvrir. On ne pouvait souhaiter une solution plus heureuse de l'incident du chapeau.

Après la remise des lettres de créance, le premier drogman, M. de Gaspary, s'avance tout près du sultan et lui donne lecture du discours du ministre, dans la traduction arabe qu'il en avait préparée. Le sultan, ayant certainement mieux compris le langage de M. de Gaspary que celui du ministre, remercie alors des sentiments d'amitié qui viennent de lui être exprimés au nom du gouvernement français.

M. Ordega donne de nouvelles assurances de cette amitié, déclarant que la France sera toujours la meilleure et la plus fidèle alliée du Maroc.

Le sultan croit à la sincérité des déclarations du ministre; il y croit d'autant plus, affirme-t-il, qu'il connaît déjà M. Ordega comme un homme honnête, juste et droit.

Pendant ce dialogue, la physionomie du sultan a pris une animation qu'elle n'avait pas jusque-là. Ses yeux se sont ouverts; ses traits ont exprimé un réel sentiment de bienveillance et de satisfaction. Mais toute sa personne gardait encore son air d'abandon et de lassitude qui, chez les Orientaux, n'est pas, comme on le croit généralement, un signe de fatigue ou d'épuisement, mais plutôt une attitude voulue de noblesse et de distinction.

Tous les membres de la mission lui sont ensuite individuellement présentés. Le sultan suit avec attention les paroles du drogman, cherche à se rendre compte du rôle et de la qualité de chacun, interrogeant au besoin quand il ne se croit pas assez bien fixé, et salue d'un léger mouvement de tête auquel nous répondons en nous inclinant.

Enfin, il adresse un dernier mot gracieux au ministre, lui envoie de la tête un salut d'adieu, et met fin à la cérémonie en faisant tourner bride à son cheval. Il regagne alors son palais avec le même cortège, le même cérémonial, la même majesté grave qui avaient présidé à son arrivée.

Tambours, clairons, musique résonnent à l'envi, et toute l'assemblée pousse encore le cri : « *Allah Hareck fi amer Sidna !* »

L'entretien avait duré un bon quart d'heure. Ceux qui avaient assisté à des réceptions antérieures constatent que jamais le sultan n'avait été si prolixe.

Le grand vizir et tous ses ministres se précipitent vers M. Ordega et lui pressent la main avec effusion. Leur préoccupation de la veille est calmée. Tout s'est passé pour le mieux. Ils ont lu,

sans doute, la satisfaction sur le visage du maître ; tous semblent déborder de joie et de soulagement.

Nous remontons à cheval. L'itinéraire du retour est réglé d'avance et constitue une partie du cérémonial. Nous devons, à la suite de l'audience, visiter les jardins d'Agdal, jardins particuliers du sultan, qui ne s'ouvrent aux regards profanes des infidèles que dans ces circonstances solennelles. Le caïd Méchouar dirige notre marche.

Dans une cour voisine où nous pénétrons tout d'abord, se voit une construction, toujours peu élevée, mais dont la belle et correcte apparence la désigne clairement comme une des ailes du palais. Les portes, les seules ouvertures qu'elle présente, en sont hermétiquement closes, et nous cherchons en vain à deviner en passant le mystère de son intérieur. De là, par un de ces chemins étroits, longs corridors bordés de murs terreux, semblable à celui que nous avons pris en arrivant, nous passons dans un premier jardin, de celui-ci dans un second, et enfin dans un troisième, dont l'étendue semble sans limites.

Ces jardins, comme ceux de la Mahmoudia, sont dessinés en carrés, entre lesquels règnent de larges allées où nous et notre escorte cheminons à l'aise, à l'ombre des grands oliviers. Les orangers et les citronniers nous offrent leurs fruits à profusion et nous envoient le parfum de leurs fleurs déjà écloses. Des ruisseaux, des rigoles, alimentés par des bassins toujours remplis, entretiennent une fraîcheur continuelle et une végétation luxuriante.

Sous l'influence de la chaleur et des irrigations abondantes, le poirier, le prunier, le cognassier, le grenadier y poussent vigoureusement à côté du gigantesque palmier. L'abricotier y prend des proportions colossales. D'innombrables rosiers, disséminés au milieu des arbres, s'apprêtent à laisser éclater leurs boutons. Je ne résiste pas au désir d'en conserver un, en souvenir de notre visite. Le soldat qui se tient auprès de moi n'a qu'à étendre la main pour le cueillir. De longues et vieilles treilles, soutenues par des charpentes adossées aux murs, et dont la sève est déjà en activité, indiquent que la vigne prospère encore sous ces latitudes.

À chaque pas, au milieu des massifs, aux carrefours des allées, on entrevoit, cachés sous les fleurs et la verdure, entourés de géraniums, de roses et de jasmins, des pavillons coquets, des kiosques élégants, destinés au repos ou aux plaisirs du sultan. À la vue de ces mystérieuses retraites, l'imagination se plaît à rêver de sultanes jeunes et belles, étendues dans leur pose indolente et lascive, aux heures chaudes du jour, ou traînant leur langueur paresseuse à la fraîcheur embaumée du soir.

La course pourrait être interminable dans ces jardins de si vaste étendue; mais leur disposition uniforme en épuise vite le charme et l'intérêt. Il est déjà onze heures; la chaleur nous accable; la fatigue nous presse; la faim nous talonne. Le ministre demande à ne pas prolonger davantage la promenade. Et, par le chemin le plus court, qui nous paraît encore bien long, nous regagnons notre palais de la Mahmoudia.

Dès que nous avons mis pied à terre et avant de dépouiller notre costume de cérémonie, nous nous disposons en groupe sous le portique du pavillon des sultanes. Davin braque sur nous son objectif, et sa plaque photographique, si l'épreuve en est bonne, devra tous ensemble nous immortaliser.

Notre repas s'accomplit sous l'impression du plaisir et de l'étonnement que nous avait laissée cette étrange et solennelle réception. Tout nous paraissait aller à souhait pour le succès de la mission. L'accueil fait au ministre était des plus flatteurs. Un éloge échappé de la bouche d'un sultan qui ne se croit tenu à rien, n'est pas une parole banale. J'en tirai occasion pour proposer un toast en ces termes :

« Nous ne saurions laisser passer ce jour, dont nous devons tous garder un si vif souvenir, sans boire à la santé de M. le ministre dont la réputation d'honneur et de loyauté est si solidement établie que le sultan du Maroc vient d'en rendre, devant nous, un public témoignage.»

« Sûr d'être votre fidèle interprète, messieurs, j'ose déclarer à M. le ministre que nous nous associons de grand cœur à l'hommage du sultan. Mieux placés que personne pour apprécier ses mérites et ses efforts, nous sommes heureux de pouvoir affirmer que la France ne saurait avoir de plus digne ni de plus dévoué représentant. A Monsieur le ministre de France, à M. Ordega ! »

La motion trouva un accueil unanime. Le ministre en parut touché. Il remercia avec effusion et proposa, à son tour, de boire à la France, à laquelle il était heureux, dit-il, de consacrer ses forces et son activité.

CHAPITRE VI

Cadeaux offerts au sultan et aux principaux personnages de sa cour - Mode de correspondance - Courrier dévalisé et blessé - Enquête et jugement - Enfants demandant grâce pour un père prisonnier - Mouton égorgé à la porte du palais - Intervention du ministre français - Grâce accordée par le sultan.

Il est d'usage qu'un ministre étranger se rendant à la cour du Maroc apporte avec lui des cadeaux qu'il doit distribuer au sultan et à son entourage, au nom du gouvernement qu'il représente. Le commandant de Breuilhe, de son côté, en avait apporté d'Algérie qui devaient être offerts au personnel de la cour, de la part du Général commandant le 19^e corps d'armée. Après l'audience solennelle et l'entrée en relation avec les ministres et divers personnages, dont on avait eu le temps déjà d'apprécier l'importance politique et les dispositions d'esprit à notre égard, le moment était venu de songer à la distribution de ces présents.

On s'est donc appliqué à les revoir et à en étudier la destination, au mieux des convenances et de nos intérêts. Les objets envoyés de Paris comprenaient:

- 1° Une tabatière en or, enrichie de diamants;
- 2° Un chronomètre à double boîtier en or, marquant sur de petits cadrans séparés les mois, les jours, les heures, minutes et secondes;
- 3° Un second chronomètre à double boîtier en or, avec mécanisme apparent, mais bornant ses indications aux heures et aux jours.

Les cadeaux venus d'Algérie étaient plus nombreux, mais en général de moindre valeur:

- 1° Un service à thé composé de quatre belles pièces d'argenterie;
- 2° Trois *tassa* ou coupes à anses pour contenir l'eau, également en argent ;
- 3° Une tabatière en or;
- 4° Trois montres à remontoir, avec chaînes et médaillons;
- 5° Un revolver et ses cartouches;
- 6° Un pistolet à trois canons.

Il fut décidé que la tabatière enrichie de diamants et le premier chronomètre seraient attribués au sultan. Le secrétaire de la légation, M. de la Boulinière, et le premier drogman, M. de Gaspary, furent délégués par le ministre, pour aller les présenter à Sa Majesté. Le commandant de Breuilhe, chef de la section militaire, fut adjoint à ces messieurs, pour aller offrir le service d'argent au grand vizir et lui remettre en même temps les autres objets, avec prière de les faire parvenir à leurs destinataires. Deux cadeaux, parmi les plus importants de ceux dont nous n'avons pas indiqué l'attribution, furent réservés pour être remis, à notre retour, au pacha de Tanger et à Si-Bargach, le ministre des affaires étrangères.

Cet usage consacré d'offrir des présents à la cour marocaine n'est peut-être pas mauvais en lui-même; je n'essayerai ni de le louer ni de le blâmer; mais à la suite de l'énumération que j'en ai donnée, il est permis de se demander si le choix en est bien judicieux et s'il a été fait avec la notion exacte des goûts et des dispositions des personnages à qui ils étaient destinés. J'estime

que l'or, les pierreries et même le mécanisme si compliqué des chronomètres, n'ont qu'un attrait médiocre pour le sultan; dans tous les cas, depuis qu'il reçoit des missions européennes, il a eu le temps d'être blasé sur ces divers objets qui se présentent naturellement à l'esprit, et dont le choix n'exige pas un grand effort d'imagination. Ah ! l'éclatant coupé vert or, que nous avons vu figurer à l'audience solennelle, voilà un cadeau bien compris ! Les Italiens, qui vont venir après nous, se proposent, dit-on, d'apporter une collection de serinettes, d'orgues de Barbarie, de pianos mécaniques; j'aime encore mieux cela. Mais nos armes, nos tabatières ! Je crois en réalité qu'avec un peu de soin nous aurions pu choisir plus heureusement. Des objets à grand ramage et à volumineux aspect, des appareils de physique amusante, flatteraient mieux, ce me semble, les goûts enfantins de ce peuple que nos plus fins chefs-d'oeuvre de joaillerie et tous nos riches brillants, fussent-ils de la plus belle eau.

Je ne dis pas qu'il faille absolument exclure les cadeaux d'une valeur réelle. On devrait, et cela serait aisé, sans élever le chiffre des dépenses, les accompagner de quelques objets susceptibles d'exciter la surprise et la curiosité. Le ministre chargé de la mission serait toujours en état de fournir à ce sujet quelques indications utiles. Mais c'est à Paris, sans avis ni conseils, que se déterminent le nombre et la nature des présents à envoyer. C'est un tort, selon moi.

Notre vie s'écoule ici dans les conditions les plus heureuses. Nous sommes parfaitement installés et pourvus de tout le confort désirable: la plus parfaite harmonie ne cesse de régner parmi nous; les questions politiques et d'affaires déjà engagées semblent s'acheminer vers une solution conforme à nos désirs: tout est donc fait pour rendre notre séjour agréable et notre existence aussi douce que possible.

Malheureusement, l'absence prolongée de nouvelles du dehors vient parfois assombrir notre joie et troubler le plaisir que nous procurent les faits intéressants qui se passent sous nos yeux.

Aussi notre satisfaction est-elle sans bornes à l'arrivée d'un courrier, apportant des lettres de Tanger et de France; chacun de nous en a sa part, et pour tous, par bonheur, les nouvelles transmises sont bonnes et rassurantes. Les premières surtout nous ont été d'autant plus précieuses qu'elles nous arrivaient par surprise, beaucoup plus tôt que nous ne les attendions. Un bateau les avait transportées de Tanger à Mazagan, et de ce dernier point, un exprès franchissait en quarante-huit heures la distance que nous avons mis plus de six jours à parcourir. Complaisant émissaire, tu ne sauras jamais tout ce que nous te devons de reconnaissance !

De notre côté, nous pouvons nous rendre la justice d'avoir fait notre possible pour satisfaire les préoccupations sûrement occasionnées par notre départ. Les plus empressés ont déjà profité de la rentrée du *Desaix* pour lui confier des lettres qu'il devait déposer à la poste de Cadix. Dès notre seconde étape, nous avons expédié un courrier à Mazagan. Son arrivée dans cette ville devait coïncider avec le passage annoncé d'un des paquebots qui font le service entre Marseille et les Canaries, avec escales dans les différents ports de la côte marocaine.

Maintenant, en raison de notre éloignement de la mer et de l'incertitude de la marche des bateaux, nous croyons plus avantageux de faire parvenir notre correspondance exclusivement par voie de terre. À cet effet, on frète un Arabe choisi, autant que faire se peut, parmi ceux qui inspirent quelque confiance. On le charge de toutes les lettres réunies sous une même enveloppe, à l'adresse de la légation de Tanger. Sur quoi, le bonhomme, par un beau matin ou par un beau soir s'il l'aime mieux, quitte d'un pas léger la ville de Maroc. Avant d'arriver à destination, il devra accomplir une promenade de neuf à dix jours, qui pour nous en eût exigé de vingt à vingt-cinq. Il lui faudra encore un temps au moins égal pour retourner chez lui, toujours avec la même commodité de ses jambes: le tout moyennant une rémunération de 70 à 80 francs qui constitue, à ses yeux, une largesse de prince ou pour le moins d'ambassadeur.

Les gens qui font ce service de courrier, ai-je dit, offrent toujours certaines garanties d'honnêteté; il est rare aussi qu'ils n'accomplissent pas leur mission avec exactitude et diligence.

Une fois cependant, l'un d'eux, que nous croyions déjà à trois ou quatre jours de marche, nous revient tout à coup à la Mahmounia. Il se prétend victime d'une arrestation; il aurait été frappé et terrassé, dévalisé des lettres dont il était porteur et du petit pécule qu'il possédait. L'incident nous préoccupe à divers points de vue. Il est à peu près sans précédents. Le vol, et le vol à main armée, fleurit, il est vrai, dans cet heureux pays; mais le parcours de Maroc à Tanger était considéré comme parfaitement sûr. La correspondance dérobée avait été écrite à la suite d'une entrevue du ministre avec le sultan, où des résolutions assez importantes avaient été prises. Les lettres expédiées devaient évidemment en faire mention. L'une d'elles, en tout cas, était destinée au journal *Le Temps*.

Quelle importance et quelle signification fallait-il donc attribuer au fait ? Diverses hypothèses étaient en présence. Ne serait-ce pas une simple ruse, dont les Arabes sont coutumiers, un stratagème du courrier voulant exploiter notre bonne foi, inspirer notre pitié et obtenir le prix d'une course qu'il n'aurait pas faite ? Fallait-il croire à une arrestation véritable dont le vol grossier aurait été le mobile ? La question politique y était-elle intéressée ? Chacune de ces suppositions avait, parmi nous, ses partisans et ses défenseurs.

Nous décidons de nous constituer en aréopage, d'appeler à notre barre la victime ou l'accusé, d'entendre de nouveau le récit circonstancié de l'événement, enfin de chercher les bases d'une conclusion équitable dans un interrogatoire en règle et un examen attentif.

Sur le côté gauche de la tête, notre homme porte une plaie contuse de trois centimètres environ, Ses vêtements, du même côté, depuis le turban jusqu'aux babouches, sont fortement tachés de sang. Il n'a pu s'appliquer le coup lui-même, la situation et la direction de la plaie ne comportent pas cette idée. Il a donc été frappé par une autre main que la sienne. Voilà les faits matériels.

Il faut, dès lors, écarter cette supposition qui avait été émise, qu'il aurait pu se faire lui-même sa blessure. Qui donc a porté le coup ? Il paraît que nous n'avons pas idée en Europe des moyens extraordinaires auxquels peuvent recourir les Arabes, dans un but de supercherie. Ceux qui ont longtemps séjourné au milieu d'eux racontent à ce sujet les choses les plus invraisemblables. Aussi ces messieurs ne reculent-ils pas devant cette hypothèse, qui nous paraît bien gratuite et qu'ils trouvent très probable, que le blessé se serait fait asséner le coup par un compère, même au risque de se faire briser le crâne.

L'inculpé persiste dans ses premières affirmations : trois hommes, dont deux armés d'un fusil et l'autre d'un bâton, l'ont arrêté dans un endroit qu'il détermine, puis l'ont frappé et dévalisé. Ces hommes, assure-t-il, lui étaient absolument inconnus. Ses réponses à diverses questions qu'on lui adresse manquent cependant de netteté et de précision; il se défend avec une énergie qui paraît quelque peu suspecte, et qui laisse encore place au doute et à l'hésitation. On le menace de la prison s'il ne dit pas la vérité. Cette perspective l'effraye, et il n'a pas tous les torts. On sait quand on y entre, on ne sait pas quand on en sort. Le caïd, notre ancien chef d'escorte, qui nous assiste, fait mine de l'emmener, mais nul aveu ne sort de sa bouche.

Que faire ? Certes, nous avons le sort de cet homme entre les mains. Le sultan nous accordera sa tête, si on la lui demande. L'envoyer réellement en prison ? C'est bien l'avis de quelques-uns, mais sur quoi nous fonder ? Son récit après tout n'est-il pas vraisemblable ? Qu'il ait cherché à tirer parti de la situation, qu'il ait exagéré pour que nous lui en tenions compte, la distance déjà parcourue, la perte personnelle qu'il a subie, sujets sur lesquels, en effet, ses réponses restent assez vagues, cela est possible, cela est même probable; mais cela vaut-il la

prison, la prison au Maroc ? Je suis de ceux qui ne le pensent pas, et M. Ordega partageant, là-dessus, mon sentiment, notre homme est définitivement laissé en liberté.

Comment, nous blâmons de toutes nos forces les condamnations arbitraires, ces procédés de justice sommaire appliqués dans ces pays fermés à tout progrès et à toute civilisation, et nous aurions donné l'exemple du même mépris de la conscience et de la liberté individuelle ? Sur un simple soupçon, sur une opinion en quelque sorte préconçue, nous aurions enlevé cet homme à son travail, à sa famille, à la lumière, à la vie peut-être ? Nous l'aurions livré, esprit et corps, à la torture, pour le forcer à un aveu ? Mais alors, que signifient les grands mots d'humanité et de civilisation ? Que valons-nous de plus que ces demi-barbares ?

L'heure, du reste, eut été mal choisie pour un tel acte de rigueur. M. Ordega venait d'obtenir du sultan la grâce d'un condamné qui depuis trente mois gémissait dans les prisons. Le fait est touchant et rempli d'intérêt. Peu de temps après notre arrivée à Maroc, deux enfants de douze à treize ans traînèrent un mouton jusqu'à la porte de la Mahmoudia, et l'égorèrent sous les yeux des gardes qui les empêchaient de pénétrer. C'était un sacrifice que ces enfants venaient de faire au ministre. Dans les moeurs arabes, un tel sacrifice est une demande de protection; celle-ci est alors rarement refusée. On apprit que ces enfants avaient leur père en prison, expiant un assez mince délit, celui d'avoir dérobé au gouvernement une petite quantité de salpêtre. M. Ordega, dont on venait de réclamer ainsi la puissante intervention, ne demanda pas mieux que de se conformer, sur ce point, aux usages du pays. À sa première entrevue avec le sultan, il sollicita la grâce du condamné. Une lettre du grand vizir ne tarda pas à faire connaître au ministre que le sultan avait signé l'ordre d'élargir le prisonnier. Les enfants, instruits de la nouvelle, accoururent aussitôt remercier M. Ordega, et leurs larmes abondantes, plus que leurs paroles, témoignèrent de leur profonde reconnaissance. Le père, à son tour, sitôt rendu à la liberté, vint se jeter aux pieds du ministre; il embrassa ses genoux, les couvrit de ses larmes, et ne sut assez exprimer sa joie et son bonheur. C'était un homme d'une cinquantaine d'années; ses traits étaient tirés et amaigris, son teint avait blanchi à l'ombre des cachots. Les deux enfants l'accompagnaient. L'un d'eux, le plus jeune, portait un paquet. Il l'offre en présent au ministre. Naturellement, celui-ci refuse de le recevoir. L'enfant insiste et supplie. On ouvre le paquet. Il contenait douze paires de babouches, de différentes dimensions, autant de paires que le prisonnier avait d'enfants. M. Ordega, touché de cette attention, témoin du chagrin réel que provoquait son refus absolu, eut la générosité d'accepter une paire de ces babouches. Il choisit la plus petite, une toute petite chaussure de bébé. Je suis sûr qu'il la gardera précieusement en souvenir de son bienfait.

Eh bien, cela ne vaut-il pas mieux qu'une rigueur injuste, qu'une sévérité inutile ? On doit s'estimer heureux d'être en état de donner une pareille joie, et M. Ordega, à la vue des petits souliers, ressentira bien des fois une douce et bienfaisante satisfaction.

CHAPITRE VII

Distribution de notre temps - Douce rêverie du matin - Bons et mauvais côtés de notre existence matérielle - Une ressource imprévue - Moeurs arabes révélées - Le chef de la mission militaire - L'après-midi et nos promenades en ville - Achat de divers objets - Lutttes et compétitions.

Dans le bien-être d'une douce existence, au milieu d'événements toujours nouveaux et toujours intéressants, avec l'attrait continuel que nous procure la connaissance de plus en plus intime du pays, de ses moeurs et de ses coutumes, les jours s'enfuient avec une désespérante rapidité. Dès le matin, à sept heures, la table de la salle à manger est servie de thé et de café, où les moins paresseux viennent, en petit négligé, prendre leur premier déjeuner. Le peintre Mousset et moi, éloignés au milieu des jardins, recevons d'un domestique, aussi exact qu'une horloge, notre tasse de café au lait, agrémentée de quelques biscuits anglais. Nous nous administrons ce léger acompte dans notre lit; après quoi, aspirant la fumée d'une fine cigarette, à la vue des orangers en fleur qui fléchissent sous le poids de leurs fruits, à l'incessante musique des oiseaux qui s'ébattent dans le feuillage, nous nous abandonnons aux extases d'une douce rêverie.

Mon joyeux et aimable compagnon se décide à mettre pied à terre le premier. C'est l'heure qui lui semble le plus favorable pour s'en aller, avec ses toiles et ses pinceaux, dessiner une arcade de porte ou essayer d'en reproduire les fines arabesques. Pendant qu'il procède aux soins de sa toilette, je n'ai garde de détourner les yeux. À travers les carreaux de la fenêtre contre laquelle mon lit est appliqué, je continue, l'esprit distrait, à contempler la voûte sombre des orangers où le soleil s'efforce d'infiltrer quelques-uns de ses rayons, à voir scintiller les taches blanches qu'ils tracent sur le sol, ou à suivre, sur les branches voisines, le vol capricieux et saccadé, les poursuites obséquieuses et les lutttes ardentes des passereaux enamourés. Tout entier à ma délicieuse impression, je feins le sommeil, j'évite le moindre mouvement de peur de provoquer, de la part de mon camarade, quelque indiscrete intervention qui viendrait troubler le cours si gracieux de ma pensée. Une fois seul, je prends à mon tour l'héroïque résolution de m'arracher à mon indolence, non toutefois sans avoir savouré, quelques minutes encore, le charme inexprimable de ma rêveuse contemplation.

Trois soldats, toujours les mêmes, sont préposés à la garde de notre pavillon, et nous rendent volontiers tous les services intimes que nous pouvons réclamer d'eux. Ils sont nuit et jour à leur poste, et couchent sur les dalles du portique, roulés dans une légère couverture de laine. Dès que nous sommes debout, sur un signe, ils ouvrent toute grande la porte monumentale de la chambre. L'air embaumé du matin la pénètre, et les jardins, dans une grande partie de leur étendue, étalent devant nous leurs massifs et leurs frais ombrages. On ne se sent plus confiné entre des murs, on se croirait plutôt sous un berceau de fleurs et de verdure. L'esprit et le corps se dilatent à l'aise, et une petite promenade dans les allées solitaires achève de disposer agréablement pour le reste de la journée.

Les repas sont partout et toujours une agréable distraction. Celui que nous prenons, tous ensemble, à onze heures, tient une assez large place dans la distribution de notre temps. Nous sommes régulièrement douze à table, mais à ce nombre, il faut ajouter le capitaine X., le chef

de notre mission permanente, devenu notre commensal à peu près habituel; quelques Français, actuellement à Maroc pour leurs affaires, que le ministre invite parfois à se joindre à nous, et enfin un de nos interprètes arabes, qu'on fait asseoir à nos côtés quand il s'agit d'éviter le chiffre cabalistique de treize.

Les *mouna* quotidiennes, sans présenter les proportions extravagantes de celles que nous recevions en voyage, nous fournissent amplement de boeuf, mouton, volaille et oeufs; les légumes sont moins abondants, surtout les légumes verts, mais on nous sert de temps en temps un excellent plat de fèves fraîches; le dessert qu'on nous offre se compose de noix et d'amandes sèches, avec de petits gâteaux du pays dont le goût parfumé et épicé n'a pu réussir à nous séduire; il faut y ajouter les oranges, laissées à notre libre et entière disposition, non seulement pour la table, mais pour nos fantaisies de tous les instants. Il nous suffit d'étendre la main pour les cueillir. On jugera par là que nous en devons faire une large consommation. Il n'en est rien cependant; nous y touchons à peine; la satiété arrive si vite par les yeux !...

À ces diverses provisions, nous associons, suivant les besoins, les ressources de nos approvisionnements, qui comprennent des conserves de toute nature, des fromages variés, des gâteaux aux senteurs moins orientales, et surtout le vin qui, pour des habitudes françaises, est l'assaisonnement indispensable de toute nourriture.

Notre cuisinier a un mérite incontestable que nous nous plaisons à lui reconnaître. Malheureusement, tout son talent est mis en échec par une simple particularité culinaire à laquelle il est impossible de remédier. Nos aliments sont préparés avec un beurre rance et nauséabond que nos palais et nos estomacs acceptent avec la plus vive répugnance. La qualité du pain laisse aussi beaucoup à désirer. Sachant cela, on s'en était largement pourvu au départ de Tanger et de Mazagan, mais la provision s'est vite épuisée en route. Les pains que nous recevons sont en forme de galette, plats et ronds, n'atteignant pas le poids d'une livre; la croûte mince et peu cuite en est assez savoureuse, mais l'intérieur en est pâteux, peu agréable à manger et difficile à digérer.

Si nous passons au café, nous lui reconnaissons un double inconvénient, celui de n'être pas de très bonne qualité, et surtout celui d'être préparé à la mode arabe. À cet égard, le père Davin, qui a tenu hôtel à Tanger et à Alger, est trop resté fidèle aux goûts africains; il nous fait servir dans nos tasses une décoction noire où l'on trouve à boire et à manger. Je n'aime pas, pour mon compte, ce breuvage épais et amer d'où aucun arôme ne se dégage. Passe encore quand on peut le remonter d'un peu de cognac. C'est ce que nous n'avons pas manqué de faire. Mais cet affreux café exigeait sans doute une telle quantité que les prévisions de notre censal ont été bientôt dépassées, et qu'un beau matin, nous nous sommes trouvés devant une bouteille vide qu'on n'était pas en mesure de remplacer. Il a bien fallu se rabattre sur d'autres liqueurs spiritueuses dont nous étions munis. Ce n'était, hélas ! qu'un triste palliatif. Par bonheur, l'esprit humain, pressé par la nécessité, est fertile en ressources, et la ville de Maroc n'est pas aussi dépourvue qu'on serait disposé à le croire. On s'est donc mis en campagne pour tâcher de combler cette regrettable lacune, et après bien des efforts qu'on était en droit de croire vains, dans un pays où les boissons alcooliques sont absolument proscrites, après avoir mis tout en oeuvre pour la recherche de cette pierre philosophale, on a fini par découvrir, dans les dessous d'une petite boutique, quelques bouteilles portant l'étiquette pompeuse de cognac et de fine champagne. C'est tout ce qu'il nous fallait, pour satisfaire l'œil et combattre l'amertume de notre café.

Est-il besoin de dire que, pendant le repas, la causerie est vive et animée ? C'est le moment où nous pouvons échanger nos impressions, nous communiquer les anecdotes et les observations que nous sommes allés recueillir un peu au hasard, chacun de notre côté. On parle un peu des affaires de la mission, surtout réservées pour des entretiens intimes; on y jase beaucoup du

pays, de ses habitants, des agréments de notre séjour, de tout ce qui nous amuse, nous intéresse, nous étonne. Les sujets de conversation abondent, et notre esprit libre et satisfait nous dispose admirablement au bavardage. Le capitaine X..., que sa longue résidence au Maroc et ses fonctions officielles d'envoyé militaire français ont mis en mesure d'être bien renseigné, nous fournit les détails les plus piquants sur les goûts et les dispositions du sultan et des principaux personnages de sa cour, sur le genre de vie de la population en général, et sur les pratiques de sa propre existence.

Moeurs singulières ! Du haut en bas de l'échelle sociale, mais plus particulièrement dans les classes élevées, il n'y a, semble-t-il, chez les hommes, qu'une seule et constante préoccupation, celle de se maintenir en état de faire bonne contenance dans le harem. Dès que la nature se montre impuissante à répondre à leurs insatiables désirs, ils ne craignent pas de recourir à quelque panacée, dans le but de relever leurs forces et leur virilité. L'Européen qui leur apporterait une recette efficace serait sûr d'être bien accueilli, et s'ils ne la possèdent pas encore, je suis en mesure d'affirmer que ce n'est pas faute de la solliciter.

C'est décidément un bon garçon que ce capitaine X... Quatre ou cinq années d'isolement et de contact continu avec une civilisation arriérée et dissolvante n'ont en rien altéré son heureuse nature; il reste, avant tout, un agréable et joyeux compagnon. Caractère franc, ouvert, insouciant, toujours prêt à rire, incapable de se fâcher, il faut voir avec quelle complaisante bonhomie il accepte les plaisanteries que nos officiers, ses collègues, sont trop disposés à lui faire, sur son aptitude à s'assimiler les moeurs et les modes orientales.

Frappés, à sa première apparition, de sa tenue fantaisiste, on lui fit observer qu'il eut été de meilleur goût de se présenter devant le ministre dans son uniforme français de capitaine d'artillerie. Sans la moindre difficulté, de la meilleure grâce du monde, il se mit en devoir de répondre au désir exprimé, et le lendemain, le malheureux garçon nous arrivait, fagoté dans un costume impossible, étriqué, limé, usé jusqu'à la corde, et péniblement constitué avec des éléments tirés de sa vieille garde-robe et de celle de son maréchal des logis. Il faisait une mine si piteuse dans cet accoutrement, il semblait si gêné, si emprunté, qu'on eut pitié de lui et qu'on l'autorisa à se mettre à l'aise dans les amples vêtements qu'il avait adoptés.

Ainsi que je l'ai dit, le repas nous tient, chaque jour, longuement réunis. Quand l'heure psychologique de la séparation est arrivée, chacun va de son côté vaquer à ses occupations ou se livrer aux jouissances de son goût. M. Ordega et tous les attachés de la légation, à quelque titre que ce soit, se mettent à la besogne pour s'occuper des affaires en cours de négociation. C'est aussi l'heure où les délégués du sultan se présentent à la Mahmoudia, et l'on veut être prêt à les recevoir. Nos trois officiers, groupés sous une tente, travaillent à la rédaction de leurs notes ou s'entretiennent des questions qui font l'objet de leurs études spéciales. Ils paraissent y apporter la plus sérieuse attention. Du reste, leur chef, le commandant de Breuilhe, est appelé à prendre part à toutes les discussions officielles qui ont trait aux affaires de leur ressort. Les innocupés ou les inutiles passent leur temps à faire un brin de sieste, à s'agiter de droite et de gauche ou bien à griffonner quelques méchantes pages.

Pour les uns comme pour les autres, il s'agit de gagner l'heure où la chaleur du jour est moins forte, et où l'air est devenu respirable au dehors. Alors seulement la ville commence à prendre son animation, et nous y allons régulièrement faire une promenade quotidienne. Les chevaux et mulets, qui nous ont transportés pendant le voyage, sont restés à notre disposition et campent en permanence dans une cour attenante aux jardins. Ils vivent en plein air, attachés en ligne par leurs deux pieds de devant à des cordes fixées transversalement sur le sol. Tous les animaux étant soumis à ce mode d'entraves présentent autour de leurs paturons, où s'exerce la pression des liens, une ligne circulaire privée de poils et souvent excoriée, d'assez laide appa-

rence. Ils n'ont devant eux ni mangeoire ni râtelier, et reçoivent de l'orge pour toute nourriture.

Entre quatre heures et demie et cinq heures, les soldats qui doivent nous accompagner, déjà bien au courant de nos habitudes, guettent le moment de notre sortie. Par une convention tacite ou délibérée entre eux, ils se sont distribué nos personnes et par suite les petits bénéfices qui en découlent. Aussi, dès que l'un de nous se montre disposé à partir, est-il sûr de rencontrer devant lui la silhouette rouge de son garde attitré. Sans avoir à dire un mot, l'homme, en vous apercevant, vole à la cour, fait seller votre monture habituelle, et en un instant la bête est prête à enfourcher.

Fidèle aux résultats de mon expérience faite en route, témoin de la manière dont procède ici tout le monde officiel dans son incessant va-et-vient autour de nous, j'ai conservé, pour mon compte, l'usage de la mule, laissant à mes fringants camarades le plaisir de faire caracoler les chevaux et de montrer aux Arabes leur talent de fins cavaliers.

Nous partons habituellement par groupes de deux ou trois. Mais il est rare qu'après une tournée d'exploration dans des quartiers divers, nous ne finissions pas par nous rencontrer tous ensemble à la *ksaria*, où, comme on sait, se font les ventes publiques. En dehors de l'intérêt que présente ce point de la ville, à cause de son extraordinaire animation, nous sommes attirés là par l'espoir d'y découvrir quelques objets dignes d'être rapportés en souvenir. Les maroquineries nous tentent, ainsi que les costumes marocains, et l'on y en peut faire ample et facile provision. Il n'en est pas de même des armes, qui sont justement le but de nos actives recherches et qui ont le privilège d'exciter toutes nos convoitises. On ne les trouve pas en boutiques, du moins telles que nous les voudrions; il faut attendre qu'elles viennent s'offrir à nous, et alors les saisir au passage. Comme nous sommes tous acharnés dans cette même poursuite, nous nous faisons une concurrence déplorable, toute à notre détriment, et dont les marchands sont très habiles à tirer profit.

Non seulement ils attendent notre arrivée sur le marché pour les mettre en vente, mais ils viennent nous les présenter à la *Mahmounia*, et c'est du matin au soir une procession de gens empressés de nous offrir des fusils, des sabres et des poignards.

Bou-Taleb s'est institué leur intermédiaire et leur truchement indispensable. Grâce à lui et aux remises qu'il prélève sur les vendeurs, tout en ayant la prétention de nous obliger, les prix des objets augmentent de jour en jour dans des proportions considérables, et nous sommes soumis à une exploitation en règle. Nous venons à la *ksaria* dans le but de nous soustraire à ces exigences, mais Bou-Taleb s'y est rendu bien avant nous; il a déjà vu ce qui doit être livré à l'adjudication; il a dit son mot à l'un et à l'autre, et nous sommes obligés de passer sous les fourches caudines de ses prétentions. Nous sommes enveloppés dans un réseau dont il est impossible de rompre les mailles. Mais on ne vient qu'une fois à Maroc, et, coûte que coûte, il faut en rapporter quelque chose pour soi et ses amis !

Les instants s'écoulaient vite au gré de nos désirs. Nous dînons à sept heures, et, pour être rentrés à temps, nous devons presser l'allure de nos mules et labourer leurs flancs de la pointe aigue de nos larges étriers.

Vers dix heures, après une promenade dans les jardins embaumés, à la délicieuse fraîcheur du soir, nous nous disons au revoir jusqu'au lendemain.

CHAPITRE VIII

Soldat d'escorte blessé à la ksaria - Exemple de rare énergie, peintre et photographe molestés par la population - Rixe au marché - Explication de ces deux incidents. - Arrivée d'une mission anglaise - Accueil qu'elle reçoit du ministre de France - La Marseillaise au palais de la Mahmoudia.

Pendant le voyage, aussi bien que pendant notre séjour à Maroc, je me suis appliqué autant que possible à avoir sous la main un interprète capable de me donner tous les renseignements dont j'avais besoin, ou tout au moins en état, par la connaissance de la langue arabe, de se les procurer et de me les communiquer à son tour. M. Brudo se montre pour moi d'une obligeance extrême à cet égard, et toutes les fois que je l'en prie, il se fait un plaisir de m'accompagner en ville. Nous partons seuls alors, moi précédé de mon soldat marchant à pied, lui suivi de son mokhazni qu'il a amené de Mazagan, et monté comme nous sur une mule. Après tours et détours, nous tombons fatalement à la ksaria, où les services de mon compagnon me sont encore plus utiles et plus précieux qu'ailleurs. Le mokhazni se charge de nos montures, qu'il va tenir en réserve dans quelque endroit écarté, et nous nous mêlons, sous les galeries couvertes, au flots pressés de la foule.

Mon soldat ne nous quitte pas plus que notre ombre. Il tient à bien gagner la " peseta " qui l'attend au retour, et, sans doute pour obtenir mes bonnes grâces, il se livre, pour nous frayer passage, à des excès de zèle que nous sommes souvent dans l'obligation de contenir. Non content de crier : « Balak ! Balak ! » avec une persévérance élogieuse, il bouscule à droite et à gauche tout ce qu'il rencontre devant lui, sans attendre l'effet de son avertissement. À la bousculade, il ajoute volontiers quelques coups de son *stick* qu'il porte toujours à la main, selon la mode des soldats anglais. Ou bien il en frappe avec vigueur la tête d'un passant indocile, dont il fait résonner le crâne comme un tympan, ou, ce qui est pire encore, il en larde, avec la pointe, les reins ou la poitrine d'une malheureuse femme qui, à son gré, ne s'écarte pas assez vite. Plusieurs fois, en pareille circonstance, j'ai été obligé d'intervenir pour arrêter son bras trop prompt, et lui faire entendre que je ne voulais pas de pareils procédés. C'était demander aux rivières du pays de rouler dans leur lit une eau pure et abondante !

Il a fait tant et si bien, malgré mes avis réitérés, qu'un beau jour son autorité a été méconnue, et qu'il a rencontré devant lui une résistance ouverte et sérieuse. C'est dans la personne d'un nègre, jeune et grand gaillard aux formes athlétiques, auprès duquel notre soldat, à la structure grêle quoique robuste, semblait un enfant chétif. Je ne saurais dire quelle a été l'attitude du soldat à son égard, s'il l'a secoué ou interpellé d'une façon grossière. Cela est bien possible, eu égard à ses habitudes brutales et ses procédés agressifs. Toujours est-il que, sans me douter de rien, sans avoir rien remarqué jusque-là, j'aperçois tout à coup, à un pas devant nous, l'énorme nègre se précipiter sur le soldat et l'étreindre à la gorge d'une main vigoureuse. Si le nègre était fort, le Maure était agile, et c'est à cela certainement, plus encore qu'à l'intervention des personnes présentes, qu'il a dû de ne pas être étranglé sur l'heure. Le soldat, délivré, entend faire respecter son autorité méconnue, et, sans tenir compte de la supériorité de force de son adversaire, s'efforce de le saisir et de l'entraîner; mais celui-ci, non moins acharné, trouve moyen de se dégager des bras qui essayent de le retenir et, se précipitant de nouveau sur le soldat, lui assène sur la tête un coup terrible avec une énorme clef dont sa main est armée.

Le soldat n'est pas étourdi par le coup, qui aurait renversé un chêne, mais le sang jaillit à flot d'une blessure profonde. Sa figure, ses vêtements, le sol en sont bientôt inondés. Je ne crains rien moins qu'une rupture de l'artère temporale, et peut-être une hémorragie mortelle. J'examine la plaie: elle est heureusement un peu au-dessus de la tempe gauche, et le vaisseau lésé n'est pas de premier ordre. Avec les doigts, je maintiens un instant rapprochées les lèvres de la plaie, et dès que l'écoulement a un peu diminué, je lui applique un bandage autour de la tête, avec les moyens insuffisants que je trouve sur les lieux.

Pendant ce temps, le croirait-on ? cet homme n'a pas manifesté le moindre sentiment de douleur ni d'inquiétude. Le sang, dont il a ses habits imbibés, la figure et les mains ruisselantes, ne produit sur lui aucune trace d'émotion. Insensible à la souffrance, inconscient, pour sûr, du danger qu'il vient de courir, il se tient debout, ferme comme un granit, repoussant comme inutiles les soins que je veux lui donner, tout entier à la seule préoccupation de maintenir le coupable qu'il a saisi par les vêtements et qui, maintenant désarmé, se tient calme et immobile, dans l'attitude d'une complète résignation.

La foule, rassemblée sur le théâtre de l'événement, échange avec vivacité ses impressions, sans que je puisse naturellement rien comprendre à son langage. Je m'imagine qu'on attend l'arrivée des sbires pour livrer tout de suite le coupable à l'autorité du gouverneur. Il n'en est rien cependant. Pour quelles raisons et en faveur de quels arguments ? Je l'ignore. Mais bientôt le soldat lui-même lâche le nègre, qu'on rend ainsi à la liberté, sous la caution, il est vrai, de deux personnes présentes qui le connaissent.

J'invitai alors le soldat à se retirer et à rentrer tranquillement chez lui. Impossible de lui faire entendre raison; il ne voulut jamais consentir ni à s'éloigner de nous, ni à se dessaisir des objets dont il paraissait fier de se charger à la suite de nos emplettes. Il continua à nous servir de guide jusqu'à la fin de notre promenade, et nous reconduisit à la Mahmounia, suivant au trot, comme d'habitude, le pas accéléré de nos mules, sans autre souci que de passer, de temps en temps, la main sur sa figure, pour en essuyer le sang qui s'échappait encore de sa blessure.

Une fois en possession de la caisse de secours dont nous sommes pourvus et qui offre toutes les ressources nécessaires pour de pareilles occasions, je pansa de nouveau la plaie avec plus de soin que je n'avais pu le faire, et avec assez de bonheur pour arrêter complètement l'hémorragie, que l'obstination du soldat semblait rendre alarmante. Dès ce moment, tout danger est passé; il ne s'agit plus que de réparer les pertes et de calmer la soif que le blessé commence à ressentir. Je demande un verre d'eau sucrée dans laquelle je verse une large dose de teinture alcoolique d'arnica. Mon homme y porte timidement les lèvres pour en reconnaître la nature; mais dès qu'il y a goûté, il l'avale carrément, d'un trait, avec une satisfaction si peu dissimulée qu'il m'en demande aussitôt un second verre. Je lui administre cette seconde dose, qui ne lui semble pas moins agréable que la première. Décidément il prend goût de plus en plus à ce mode de traitement; il paraît heureux et enchanté d'avoir eu l'occasion d'en faire la connaissance, et je ne suis pas bien sûr, une fois l'accident oublié, qu'il ne consentit à courir les mêmes risques pour avoir droit à ces mêmes soins qui s'écartent tant soit peu des prescriptions du Coran.

L'agression dont le soldat venait d'être victime n'avait rien, en apparence, qui nous fût personnellement hostile. Si nous en étions la cause indirecte, nous n'en étions ni le but ni le prétexte. Toutefois le peintre Mousset était assez régulièrement molesté quand il allait en ville prendre quelques croquis ou peindre quelque sujet. Le matin même du jour où le soldat avait été assailli à la ksaria, une pierre avait été lancée contre notre ami, tandis que les qualifications injurieuses de Juif et de chien de Chrétien ne lui étaient pas ménagées. La même attitude frondeuse et provocante se manifestait aussi contre le photographe. Ce même jour encore, une rixe s'engageait sur le marché, entre le domestique du capitaine X... et des Arabes vendant leurs

provisions. C'était la première fois, depuis que la mission militaire était au Maroc, qu'un semblable événement se produisait. Y avait-il simple coïncidence entre ces divers faits ? Fallait-il y voir, au contraire, quelque indice fâcheux d'un mécontentement général, en voie de fermentation chez les Musulmans contre l'élément chrétien ? Cette pensée devait nécessairement se présenter à l'esprit. Mais une analyse attentive permet, à ce qu'il semble, d'écarter une pareille supposition.

Le peintre Mousset, assis dans la rue, au milieu de tout un appareil d'artiste, devait naturellement provoquer la curiosité des passants et donner lieu par suite, à des rassemblements autour de lui. C'est ce qui se produit en tout pays devant un dessinateur quelconque, avec cette différence qu'on venait ici considérer à la fois l'oeuvre et l'étranger. Dans cette foule avide de voir, les derniers venus étaient naturellement disposés à pousser les premiers; de là, parmi eux, des horions, des cris et par suite un peu d'excitation. Quoi d'étonnant alors qu'un gamin, perdu dans la cohue, éprouve le besoin de jouer quelque plaisante farce ? Une pierre lancée contre le chevalet doit lui paraître chose amusante. Pourquoi résisterait-il à ce plaisir quand il est sûr de l'impunité ? Cependant il y avait dans la situation de M. Mousset une circonstance défavorable. Il dessinait justement l'entrée d'une mosquée. Or, une mosquée est un lieu sacré pour les Musulmans. Un Chrétien qui oserait y entrer risquerait fort de n'en plus sortir. On n'aime guère davantage qu'il stationne aux alentours. Quand on passe en regardant avec attention et qu'on fait mine de s'arrêter, des sectateurs fidèles se trouvent toujours là, prêts à vous crier : *Djemma ! Djemma !* ce qui, en traduction libre, signifie: « Passez votre chemin, vous n'avez rien à voir là dedans ». M. Mousset, en peignant la mosquée, pouvait donc bien exciter plus qu'il n'eut fallu le fanatisme des gens qui l'entouraient. Si l'on ajoute à cela que la peinture est peu en honneur dans les contrées soumises à l'islamisme, que les lois de Mahomet interdisent de la façon la plus formelle aux musulmans de laisser reproduire les traits de leur visage, on s'expliquera sans peine leurs procédés peu hospitaliers envers le peintre, sans y voir la manifestation d'un esprit généralement hostile.

L'affaire de mon soldat n'était vraisemblablement que la conséquence de sa brutalité. Il faut cependant noter ceci, que son agresseur était l'esclave du chérif ou grand prêtre de la mosquée dont M. Mousset voulait, quelques heures auparavant, reproduire les lignes architecturales; et de plus, c'est le même soldat, inoccupé par moi le matin, qui avait offert ses services à M. Mousset et qui, pendant le travail de l'artiste s'appliquait à tenir la foule écartée, sans doute avec ses procédés toujours assez vifs. Il y aurait là peut-être une certaine corrélation de faits. Quant à la rixe du domestique de la mission militaire avec un marchand arabe, il est impossible d'y voir autre chose qu'une lutte fortuite d'intérêts opposés.

À la suite de ces incidents survenus coup sur coup, dans la même journée, était-il bien prudent de sortir le lendemain ? N'allions-nous pas provoquer des actes d'autant plus fâcheux qu'ils pourraient amener de graves complications ? Attaqués ouvertement, ou grièvement injuriés, pourrions-nous encore nous contenter, pour toute satisfaction, des coups de bâton infligés aux agresseurs, par ordre du pacha ? Ce lendemain était justement un vendredi, jour de fête musulmane, jour de chômage hebdomadaire, notre dimanche à nous. Si les incidents récents avaient eu pour mobile le fanatisme blessé, s'ils avaient peut-être contribué à surexciter ce sentiment, ne serions-nous pas exposés, en ce jour de prières et de pratiques religieuses, à en éprouver plus fortement les effets ?

Par ces diverses considérations, le peintre Mousset fit trêve à son ardeur artistique, le photographe Davin crut opportun de ne pas braquer son objectif; la plupart d'entre nous jugèrent sage d'imiter leur exemple, et nous passâmes la journée entière dans notre délicieuse prison, attendant la suite des événements, sans trop de souci d'ailleurs ni d'impatience.

Pour en finir avec mon soldat, j'ajouterai que le soir de l'accident, je ne manquai pas d'aller m'assurer que l'écoulement de sang était entièrement arrêté. Je trouvai le malheureux étendu, à côté de quelques camarades, sur le sol humide d'un petit réduit où le jour n'arrive jamais, où l'air pénètre à peine, véritable cachot dont la vue seule donne le frisson. Le blessé gisait là, un peu agité par la fièvre, mais satisfait ou indifférent, en somme ne demandant rien de mieux.

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, quel ne fut pas mon étonnement de voir mon gaillard, que j'avais cru mort la veille, en faction devant ma porte pour attendre ma sortie ! Il avait enlevé tout son appareil de bandes et ne gardait plus sur sa blessure que le tampon de charpie retenu par les caillots de sang

Encore voulait-il absolument que je l'en débarrasse. Plutôt mourir que manquer l'occasion de son aubaine quotidienne ! Heureusement pour lui que nous avions pris la résolution de ne pas aller en ville. Il put ainsi se reposer vingt-quatre heures de plus sans rien perdre de ses bénéfices. Mais le lendemain et les jours suivants, il continua sa besogne auprès de moi, non toutefois sans avoir mis beaucoup d'eau dans son vin et adopté vis-à-vis du public une attitude plus réservée. Il va sans dire que notre réapparition dans les rues et sur les marchés ne donna lieu à aucune manifestation désobligeante. La population se montra au contraire, à notre égard, pleine d'aménité et de bienveillance.

À l'annonce du départ de notre mission française pour la cour du sultan, les légations étrangères à Tanger avaient été prises d'une ardeur subite et inusitée de déplacement. Les Anglais avaient aussitôt résolu de partir peu de jours après nous; les Italiens se proposaient de les suivre à court intervalle; les Espagnols avaient reçu l'ordre de se mettre en route sans retard. Nous étions à Maroc depuis une semaine environ quand la mission anglaise, fidèle à son programme, fait annoncer sa prochaine arrivée et son entrée en ville pour le lendemain. La politesse et l'affabilité resteront quand même l'apanage des Français. M. Ordega, à cette nouvelle, s'empresse de dépêcher son distingué secrétaire jusqu'au campement d'El-Kantara pour apporter ses salutations et ses souhaits de bienvenue au ministre d'Angleterre.

Dès que celui-ci fut installé, avec son personnel, à la résidence qui lui était assignée, M. Ordega eut encore l'attention de se rendre personnellement auprès de son collègue et comme témoignage de son désir d'entretenir les meilleures relations avec le représentant d'une nation amie, notre ministre invita les nouveaux arrivés à venir dîner avec nous aussitôt qu'ils seraient reposés de leurs fatigues.

Les Anglais, à notre exemple, avaient accompli une partie de leur trajet par mer. Leur itinéraire comportait cette seule différence qu'au lieu de venir débarquer à Mazagan, ils s'étaient arrêtés au port de Casablanca. De ces deux points de la côte à la ville de Maroc, la route de terre à parcourir mesure à peu près une égale distance. Il s'agissait seulement de ne pas imposer deux fois de suite aux mêmes tribus la charge de la mouna.

L'entrée solennelle de la mission anglaise a été entourée du cérémonial qui avait présidé à la nôtre. Cependant, et sans en tirer plus de vanité qu'il ne convient, on a pu remarquer moins d'enthousiasme et moins d'empressement de la part de la population aussi bien que du monde officiel. L'habitation qu'elle occupe, non loin de nous, près de la grande mosquée, vaut bien nos pavillons, mais les jardins qui l'entourent n'ont pas le grandiose aspect de ceux de la Mahmoudia. À titre de privilège accordé aux premiers arrivés, ou pour toute autre raison, il semble réellement que nous ayons été l'objet de quelque attention particulière.

Le chef de cette mission anglaise, sir John Drummond Hay, est titulaire depuis plus de vingt ans du poste diplomatique de Tanger que son père avait occupé avant lui et auquel il a succédé. Né et élevé en partie au Maroc, il connaît à fond le pays et parle sa langue avec la facilité d'un indigène; avantage précieux qu'il possède sur ses collègues et qui lui permet de traiter

directement les affaires, sans le secours d'un interprète. Il est accompagné d'un jeune fils de lord, venu tout exprès de Londres, d'un capitaine et d'un docteur pris dans la garnison de Gibraltar. Trois dames n'ont pas craint de suivre ces messieurs : mesdames John Hay, mademoiselle Hay et la dame du capitaine. C'est une preuve de plus, je le veux bien, de l'intrépidité proverbiale de la race anglaise pour les voyages. Mais sans compter les fatigues d'une longue marche à cheval, le séjour sous la tente ne me paraît pas sans inconvénient pour des dames. Madame Ordega et quelques dames françaises avaient aussi un instant caressé la pensée de nous accompagner. Tout en regrettant le charme particulier que leur présence aurait communiqué à notre voyage, jc suis absolument d'avis qu'elles ont sagement fait de renoncer a leur projet.

À l'exception de madame J. Hay, trop peu remise de ses fatigues, tous les membres de la mission anglaise, dames et messieurs, vinrent prendre part au dîner qui leur était offert. La salle à manger avait été parée et embellie de fleurs pour la circonstance, le patio et le portique qui la précèdent illuminés par de nombreuses lanternes. La table était magnifiquement dressée; chaque convive avait un petit bouquet dans son verre. Nous tenions à faire honneur à nos invités.

C'est toujours un plaisir délicat de se trouver avec des personnes agréables et distinguées, façonnées aux meilleurs usages, surtout quand on a la bonne fortune de compter parmi elles des dames aimables et gracieuses. Mais le plaisir est autrement vif encore, quand on rencontre une telle société loin de son pays, et dans un milieu où les besoins créés par une civilisation raffinée ne peuvent compter sur aucune satisfaction.

Après le repas que notre heureuse disposition d'esprit avait rendu charmant, le café fut servi dans le jardin. Une table avait été dressée à cet usage, sur un espace réservé recouvert de tapis. Nous pûmes alors offrir à nos hôtes la surprise et l'agrément d'une petite fête musicale. M. Pincherlé exécuta sur son violoncelle les meilleurs morceaux de son répertoire, avec une virtuosité qui lui valut les justes applaudissements de l'auditoire. Soirée et concert se terminèrent sur l'air de la *Marseillaise*. Les jardins de la Mahmoudia durent être bien surpris d'entendre les échos de notre hymne patriotique.

CHAPITRE IX

Audiences privées du sultan - Cérémonial des réceptions : questions traitées - Si-Sliman et les événements militaires à la frontière algérienne - Indemnités réclamées pour incursions sur notre territoire - Chemin de fer transsaharien - Réclamations de négociants français - Physionomie du sultan et de ses délégués.

Après la réception solennelle où se fit la remise des lettres de créance, M. Ordega a sollicité et obtenu une série d'audiences privées qui lui ont permis de traiter avec le sultan diverses questions dont il désirait entretenir personnellement Sa Majesté.

Ces entretiens ont lieu dans la matinée et durent environ d'une heure à une heure et demie. Le cérémonial en est réglé. A l'heure convenue, le khalifat du caïd Méchouar se rend à la Mahmoudia, suivi d'une dizaine de moghazni. Le ministre, en grand uniforme diplomatique, monte à cheval et se met en route sous cette escorte, augmentée d'un piquet d'hommes pris dans sa garde d'honneur. Il est accompagné de son secrétaire et des interprètes de la légation, montés comme lui à cheval.

L'endroit fixé pour la réception est quelquefois un des kiosques du jardin, plus souvent une des pièces du palais réservée à cet usage. A ce moment, les ministres marocains sont habituellement réunis sous la présidence du grand vizir. Leur salle de conseil est tout simplement une place à l'ombre dans la cour voisine de l'appartement occupé par le sultan. Ils se tiennent là, accroupis par terre sur des nattes, rangés en cercle, ayant devant eux de petites caisses renfermant les papiers ou archives nécessaires à leurs délibérations. Quand le soleil vient les atteindre, ils portent un peu plus loin leur personne et leur matériel. Ce n'est pas autrement ni ailleurs que se traitent les affaires de l'État. À l'arrivée de M. Ordega, tous se lèvent, viennent le saluer et le conduisent jusqu'à la porte derrière laquelle se tient le souverain. Ils retournent aussitôt reprendre leur posture et leurs travaux. Le caïd méchouar introduit alors le ministre, l'annonce de sa voix puissante et se retire à son tour. Le sultan, comme on voit, reste seul avec ses interlocuteurs, semblant témoigner plus de méfiance envers son entourage qu'à l'égard des étrangers.

La salle de réception est au rez-de-chaussée; elle est spacieuse, aux murs blanchis à la chaux, nus, sans tentures ni ornements. Le sultan est assis sur un fauteuil Louis XV, sous une espèce de dôme fait de quelques draperies rouges et appliqué contre une des parois de la pièce. Une seule chaise est à la disposition du ministre; sa suite doit se tenir debout. Par une bizarrerie singulière, et à peine croyable, de chaque côté de ce semblant de trône, est remise une voiture, l'inévitable coupé vert et or traîné dans la réception solennelle, et une espèce de cabriolet jugé indigne de cet honneur. Qui douterait, après cela, que la voiture soit considérée ici comme objet de grand luxe ? Dans l'impossibilité de l'employer au dehors, faute de route, on imagine de l'utiliser au dedans comme ornement de salon. Pouvait-on trouver mieux ?

N'ayant pas été dans la confidence des secrets diplomatiques, je ne saurais être accusé de les trahir. Je crois cependant être en mesure de donner un aperçu suffisant, je l'espère, des questions diverses abordées au cours de ces entretiens particuliers.

Les événements dont notre frontière algérienne, du côté du Maroc, est actuellement le théâtre, appellent particulièrement l'attention de notre ministre plénipotentiaire, et ont fait l'objet de sa première conférence avec le sultan. Dans le sud de la province d'Oran, quelques unes de

nos tribus insoumises sont commandées et maintenues en état de révolte par un sujet marocain, Si Slima ben Kaddour, personnage influent et chef religieux très écouté de ces populations sahariennes. Il y a plus. Si nos efforts de pacification n'ont pas encore triomphé des dernières résistances, c'est grâce au refuge assuré que trouvent nos tribus rebelles dans les provinces limitrophes de l'empire. Non contentes d'échapper ainsi à la poursuite de nos troupes, elles viennent se refaire et se ravitailler en pays ami, et quand le moment leur paraît opportun, elles en repartent pour faire de nouvelles incursions sur notre territoire et opérer des razzias au détriment de notre population fidèle. Il importait donc d'appeler l'attention du sultan sur une situation qui, à la longue, peut compromettre nos relations de bon voisinage et peut-être, amener de fâcheuses complications.

Une autre raison nous poussait à rechercher, en ce point, une entente cordiale avec le gouvernement marocain. Dans la zone où nos opérations militaires sont actuellement circonscrites, la frontière commune est tout à fait idéale, le tracé qui en est reproduit sur les cartes est absolument arbitraire. Aucune délimitation précise n'étant indiquée, nos colonnes sont exposées, malgré les précautions les plus attentives, à dépasser les limites réelles de nos possessions. C'en est assez de ce doute et de cet embarras, pour qu'à chaque mouvement de notre part nous soyons accusés de violation de territoire par les puissances étrangères, notamment par les représentants à Tanger de l'Angleterre et de l'Espagne qui ne cessent de nous observer d'un œil inquiet et jaloux. Le but de M. Ordega était de nous mettre pour l'avenir à l'abri de pareilles accusations.

Quelques années auparavant et dans des circonstances semblables, notre diplomatie avait dû intervenir auprès de la cour du Maroc pour obtenir l'éloignement de Si Sliman et le désarmement des tribus qui, alors comme aujourd'hui, cherchaient asile sur le territoire de l'empire. En dépit du bon vouloir manifesté par le souverain, le résultat des démarches fut à peu près illusoire. Si Sliman, pris une fois et interné à Fez, réussit à s'échapper et, dans ces contrées où l'autorité du sultan est purement nominale, les tribus révoltées continuèrent de se mouvoir à leur gré, sans qu'il fut possible d'employer la force pour les réduire ou les désarmer.

Une nouvelle intervention toute platonique et toute morale, telle que pourrait l'exercer le gouvernement chérifien, ne servirait qu'à constater une fois de plus son impuissance. Le sultan le reconnaît lui-même et semble le regretter. Loin d'encourager les exploits de Si Sliman, il laisse clairement entendre qu'il serait heureux si nous trouvions un moyen de le débarrasser du trop célèbre agitateur, dans lequel il voit un ennemi et peut-être à l'occasion un rival dangereux. En tout cas, ne pouvant rien par lui-même, désireux cependant de fournir des preuves de ses bonnes dispositions à notre égard, il s'abandonne docilement aux désirs exprimés par M. Ordega, et consent à faire droit à toutes ses demandes. L'une d'elles, comme on va le voir, est d'une portée politique considérable.

Le sultan, en effet, s'est engagé à donner par écrit au gouvernement français l'autorisation pour ses troupes de franchir la frontière marocaine, toutes les fois que les exigences de sa défense l'y obligeraient. De plus, un firman sera expédié sans retard à tous les chefs des tribus voisines de l'Algérie, pour leur enjoindre d'accorder sur leur territoire libre passage à nos troupes et de mettre à leur disposition toutes les ressources du pays; pour les inviter en outre à refuser asile aux tribus révoltées, à repousser Si-Sliman-ben-Kaddour et à s'emparer s'il est possible de sa personne.

Cette concession, consentie par le sultan, est d'une importance capitale. Elle donne satisfaction au double but poursuivi par M. Ordega : la possibilité d'atteindre plus sûrement les rebelles et d'opposer un droit formel à ceux qui nous accusent sans cesse de violation de territoire. Ces facilités acquises à notre défense, ainsi que l'attitude bienveillante du gouvernement ma-

rocaïn, dont il n'y a pas lieu de suspecter la sincérité, ne peuvent manquer d'avoir la plus heureuse influence sur nos événements militaires du sud oranais.

À cette question se rattachait, comme corollaire, une demande d'indemnité en faveur d'une de nos tribus fidèles, les *Hamyan-Chafaâ*, attaquée, pillée, dévalisée, razzinée, en un mot, quelque temps auparavant par ce même Si-Sliman, à la tête de ses partisans. Un inventaire, soigneusement et très impartialement dressé à la suite de ce coup de main, portait à un peu plus de 400,000 francs le chiffre des pertes subies par nos alliés. Le sultan promit de soumettre ces réclamations à l'examen de ses ministres, assurant d'ailleurs qu'il serait fait droit à toutes nos revendications aussitôt que le bien fondé en serait reconnu. Mais il fit connaître à M. Ordega que, de son côté, il avait à réclamer du gouvernement français une réparation analogue pour dommages causés à quelques-unes de ses tribus, par une agression soudaine de nos troupes, qui leur avait occasionné la perte d'un nombre considérable de troupeaux. Cette double réclamation serait examinée par les deux parties intéressées.

M. Ordega a voulu ensuite pressentir l'opinion du sultan sur le passage éventuel en territoire marocain d'un chemin de fer transsaharien destiné, suivant nos projets, à relier nos possessions du nord et de l'ouest de l'Afrique. Cette idée n'a semblé que médiocrement sourire à l'esprit de Mouley Hassan, très peu ouvert, disons même hostile à toute invasion de nos procédés civilisateurs. Visiblement, il n'était pas à l'aise sur ce terrain. Il a rappelé que son père, déjà consulté à ce sujet, avait refusé son consentement; lui-même ne se rendait pas un compte exact, ni de l'utilité, ni du but, ni de l'importance de la question; il verrait, examinerait et s'appliquerait à rechercher dans quelle mesure il pourrait, au besoin, nous donner satisfaction. C'était une manière courtoise d'éluder une réponse qui ne nous eût pas été favorable.

À la demande d'un de nos négociants, transmise par notre ministre, d'obtenir l'autorisation d'établir sur un point de la côte une distillerie d'alcool de grains, le sultan fit remarquer que l'usage des boissons spiritueuses, et par suite leur commerce et leur fabrication, étant absolument contraires aux lois et aux mœurs du pays, il ne pourrait, sans grand scandale aux yeux de ses populations, permettre la création d'un établissement de ce genre. L'objection, d'ailleurs prévue d'avance, était trop juste et trop sérieuse pour que M. Ordega crut devoir insister davantage.

Enfin, un dernier sujet abordé par notre représentant a trait encore à des indemnités, réclamées cette fois par des commerçants français ou protégés de la France, qui n'ont pu obtenir le paiement de telles créances. On sait qu'il n'y a pas de tribunaux au Maroc, et le gouvernement est rendu responsable des préjudices causés aux nationaux des puissances étrangères. Mais il arrive ceci, c'est que comptant sur l'appui et la protection de leurs représentants respectifs, les négociants ou trafiquants s'engageaient dans les affaires les plus douteuses sans se soucier de la solvabilité de leur client; c'est le cas des plus honnêtes. Pour ceux qui le sont moins, ils ont tout avantage à rechercher des débiteurs insolvables de qui ils peuvent exiger de plus lourds engagements, avec lesquels ils viendront se présenter à la caisse du trésor marocain. Enfin, on peut établir une troisième catégorie de ceux qui se contentent de débiteurs fictifs et complaisants. Il en résulte que la plupart de ces réclamations sont ou mal fondées ou toujours fortement exagérées.

Ce système de responsabilité imposé au gouvernement du pays, nécessaire, je le veux bien, dans une certaine limite, n'en est pas moins la source d'abus considérables et scandaleux, auxquels l'honnêteté exigerait de mettre un terme. Il faudrait pour qu'une réclamation méritât d'être appuyée par un ministre, que le dommage causé fut établi d'une manière à ne laisser aucun doute, et dans ce cas encore, arriver à la preuve qu'il n'y a ni faute ni complicité de la part du réclamant. D'ailleurs, ces questions d'intérêt privé, d'une loyauté trop souvent douteuse, diminuent singulièrement le prestige de celui qui a l'obligation de les traiter et peuvent

compromettre ainsi les résultats politiques autrement importants qu'on cherche à obtenir. Ce me paraît, en tout cas, une triste nécessité pour un homme honnête et droit, investi du titre de représentant d'une grande nation, d'avoir à présenter et soutenir des réclamations dont il peut jusqu'à un certain point suspecter lui-même la juste légitimité.

Les indemnités réclamées par nos négociants s'élevaient à la somme de 500 000 francs. Après un examen des pièces et des titres fournis à l'appui de ces demandes, on fit la part des exagérations trop manifestes, et tout en maintenant encore, faute de preuves suffisantes, des prétentions qui semblaient bien excessives, on réduisit la somme à 300 000 francs. C'est le chiffre que M. Ordega soumit à l'appréciation du sultan. Celui-ci, confiant dans la droiture du ministre, s'engagea sur l'heure et sans la moindre observation à faire droit à la demande de nos nationaux.

Ce sont là, je le crois bien, toutes les questions traitées directement avec le sultan. La plupart, avant de recevoir leur solution définitive, exigeaient un complément d'instruction. Celle-ci se poursuivit, tous les jours, à la Mahmounia, entre le personnel de notre légation et les délégués du cabinet chérifien.

Dans ses divers et longs entretiens avec M. Ordega, Mouley Hassan s'est toujours montré très attentif, et très appliqué à suivre les explications développées devant lui. Ses réponses dénotaient une claire puissance de réflexion, et une entente suffisante de tout ce qui touche à ses intérêts immédiats. Mais en matière de politique générale, ses notions sont très vagues et ses connaissances géographiques à peu près nulles. Il ne sait pas lire sur les cartes; dans cette question du chemin de fer saharien, s'il devine un danger pour lui dans l'introduction de cet élément civilisateur, certainement il est loin de pouvoir se rendre compte des points de départ et d'arrivée qu'on voudrait assigner à cette ligne. On m'a assuré qu'on avait eu dernièrement toutes les peines du monde à lui faire comprendre la position occupée par l'Autriche sur la carte d'Europe.

À côté de cela, il passe pour être très versé dans les connaissances du Coran. Ce serait même un théologien éminent. Il aurait le désir d'être très instruit dans les diverses branches du savoir humain, mais il ne sait pas y apporter l'application nécessaire. Les phénomènes de la physique et de la chimie attirent particulièrement son attention; les expériences les plus élémentaires, faites devant lui, l'amuse ou l'intéressent. Il a dans son palais quelques petits appareils servant plutôt à son amusement qu'à son instruction. Il est pourvu en outre d'un télescope où il apprend tout juste ce qu'il faut pour savoir en quoi consiste l'astronomie. En réalité, l'astrologie et l'alchimie seraient plus de son goût que les sciences réelles.

À l'heure qu'il est, sa pensée est tout entière aux questions d'artillerie et à la fabrication de la poudre, dans leur côté purement pratique, bien entendu; il a ses raisons pour cela. Son autorité n'est réellement reconnue que dans une faible partie de l'empire. Sur la plus grande étendue, le recouvrement des impôts est difficile à opérer et l'oblige souvent à recourir à des expéditions armées contre les récalcitrants. Il s'occupe justement de réunir les éléments d'une véritable campagne qu'il se propose de diriger bientôt contre ses tribus du Souss, province située au sud de l'Atlas. Il y a là une population dense, guerrière, bien armée, disposée, à ce qu'il semble, à opposer une vive résistance. L'entreprise est risquée, dit-on, et l'on n'est pas sans inquiétude dans l'entourage du sultan. Lui-même ne s'en dissimule ni les difficultés, ni les périls; aussi voudrait-il disposer de moyens puissants pour être assuré de mettre les rebelles à la raison. Que ne donnerait-il pas pour avoir une artillerie redoutable ! Mais à qui s'adresser ? Les gouvernements européens ne sont naturellement pas disposés à le pourvoir, et les individualités auxquelles il a eu recours déjà bien souvent l'ont toujours indignement trompé. De là son embarras et ses préoccupations.

Signalons une dernière particularité de l'attitude du sultan dans la salle d'audience. Sans détourner précisément son attention du sujet de l'entretien, on remarquait chez lui une tendance à porter ses regards sur une porte derrière laquelle se faisaient entendre quelques murmures et quelques légers frémissements, indices certains d'une curiosité féminine en éveil. Était-ce une entrée du harem ? La curiosité était-elle indiscreète ou autorisée ? La question n'a pas été résolue,

Après avoir épuisé la série de ses communications, M. Ordega, ayant ses affaires à peu près terminées, et désireux de ne pas prolonger plus qu'il n'était nécessaire son séjour à Maroc, demanda au sultan de vouloir bien lui accorder prochainement son audience de congé. Le souverain se récria contre cette précipitation et pria très gracieusement le ministre de différer son départ, tout au moins jusqu'après la fête qu'il faisait préparer en son honneur. L'acceptation devenait obligatoire devant une invitation si flatteuse et si courtoise. Le règlement définitif des affaires a été confié à trois personnages de la cour. Leurs fréquentes visites à la Mahmoudia nous ont permis de les bien connaître et de les apprécier. Leur choix, comme on va le voir, a été fait de la façon la plus judicieuse.

C'est d'abord Si-Mohammed-ben-Zebdit, vieillard de soixante-dix ans, que ses mérites et son intelligence ont fait envoyer à Paris, en 1878, pour le règlement de plusieurs questions importantes.

Vient ensuite Si-Mohammed-ben-Bricha, d'une cinquantaine d'années environ, à la physiologie fine et absolument sympathique. Originaire de Tétouan dont il fait sa résidence habituelle, et par suite riverain de la Méditerranée, il a subi l'influence du voisinage et s'est façonné à nos manières européennes. S'il en avait le costume, ce qu'on aime à se représenter, il passerait parmi nous pour un homme de grande distinction. Il a d'ailleurs beaucoup voyagé et connaît particulièrement la France. Le sultan l'appelle souvent à ses conseils, particulièrement quand les missions étrangères doivent se rendre auprès de lui.

Le troisième délégué est Mouley Ahmed, plus jeune que les précédents, conseiller intime et parent de l'empereur, déjà connu dans notre monde officiel par la part qu'il prit en 1879 aux délibérations de Tlemcen, comme envoyé du gouvernement marocain. C'est la cheville ouvrière du cabinet chérifien. Travailleur infatigable, il passe ses journées en conférences et ses nuits à rédiger notes, mémoires et correspondances; il connaît à fond les questions qu'il est appelé à traiter avec nous; aucun document ne lui est étranger, et il apporte dans les discussions un grand esprit de sagesse et de conciliation.

Du reste, tout le personnel de la cour, à l'exemple du sultan, est animé à notre égard des plus bienveillantes dispositions. Notre prestige, qui semblait éteint au Maroc comme ailleurs, à la suite de nos revers de 1870, s'est relevé sensiblement. Les événements de Tunisie, notre énergie et prompt répression de l'insurrection oranaise ne sont certainement pas étrangers à ce nouvel essor de notre influence.

CHAPITRE X

Une après-midi dans un intérieur arabe - L'habitation - L'hôte et les convives - Le thé - Les parfums - Le repas servi par terre - Les mets et la boisson - Procédés primitifs - Chants, Coutumes bizarre - Effets de digestion.

Nous sortions de déjeuner. Je traversais les jardins pour me rendre à mon pavillon, quand je rencontre Bou-Taleb : « Docteur, me dit-il, veux-tu être des nôtres ? - Cela dépend ! - Nous allons en ville, Abd-el-Latif et moi, passer l'après-midi dans une maison arabe où une petite fête est organisée en notre honneur; tu peux, sans inconvénient, te joindre à nous. - S'il en est ainsi, lui répondis-je, j'accepte, et même avec reconnaissance. Tu m'offres là une trop superbe occasion de connaître un intérieur du pays; je suis à vous, partons. »

Après avoir atteint, au pas de nos mules, les quartiers habités, il faut se perdre dans un dédale de ruelles sinueuses, de défilés étroits, pour arriver à une espèce de cul-de-sac au fond duquel nous nous trouvons en présence d'une des rares maisons de la ville bâties en briques. C'est là que nous nous arrêtons. Le maître du logis, en observation sur le pas de sa porte, accourt au devant de nous. Quand il est à nos côtés, il porte la main à son front, serre la nôtre, embrasse ses doigts et les presse ensuite sur son cœur en s'inclinant. C'est la formule ordinaire du salut. Avec moins de cérémonies, on en supprime plusieurs temps.

Débarassés de nos montures, nous pénétrons dans la maison. Bien de particulièrement remarquable. C'est l'habitation arabe, simple et convenable : une petite cour intérieure aux murs blancs et nus, percé au niveau du premier et unique étage de quelques rares et étroites ouvertures; sur les quatre faces de la cour, au rez-de-chaussée, quatre pièces, dont l'une d'elles s'ouvre par une grande porte cintrée. C'est dans celle-ci que nous sommes introduits.

Comme toutes les pièces arabes, elle est large et peu profonde. À l'une de ses extrémités, une petite surélévation du sol supporte un large et moelleux coussin recouvert d'une fine enveloppe de soie; c'est le lit. Les Arabes ne se couchent pas à notre manière. Le lit, en tant que meuble, n'existe pas. Ils n'ont pas de draps, presque pas de couvertures, ne retirent, le soir qu'une partie de leurs vêtements et dorment, la nuit, simplement étendus sur des nattes, des tapis ou des sièges, plus doux et plus confortables suivant le luxe et la fortune. Des divans protégés d'une housse de toile blanche règnent par terre, le long des murs, laissant à peine entre eux, en raison du peu de profondeur de la chambre, l'espace suffisant pour le passage d'une personne. Des coussins de soie brochée sont jetés çà et là sur les divans, le sol est recouverte de tapis. La paroi qui fait face à la porte est tendue d'une draperie de velours sur laquelle de petites bandes de satin dessinent une série d'arcades mauresques, alternativement rouges et vertes. La porte reste largement ouverte. C'est la seule manière d'avoir du jour.

Nous prenons place sur les divans, bientôt entièrement occupés par les amis de la maison qui arrivent, successivement. Ils quittent religieusement leurs babouches avant d'entrer, viennent s'asseoir à nos côtés, les jambes ramenées au-dessous d'eux, de façon à faire disparaître leurs pieds nus. Mes muscles refusant de se plier à cette posture, je suis obligé d'allonger mes pieds bottés, qui deviennent ainsi un embarras réel pour la circulation.

Notre hôte s'accroupit à côté de la porte. C'est un homme superbe, à haute stature, gros et fort sans obésité. Drapé dans son haïk transparent de finesse, à la pose majestueuse d'un empereur

romain, sa physionomie exprime la bonté et la douceur, et respire en ce moment un air de réelle satisfaction.

C'est un personnage considérable, un chérif ou chef religieux, et pour mieux dire un descendant direct du Prophète. Son père, ou tout au moins un de ses ancêtres, est un saint vénéré, un marabout, auquel on a élevé une riche et élégante *kouba* que nous avons admirée tout à l'heure, en passant dans une rue voisine. Tous ses invités sont également des personnages distingués ou de riches négociants de la ville.

La conversation s'engage au fur et à mesure qu'arrivent les convives. Tous réunis, nous sommes au nombre de quinze, y compris notre hôte. Bou-Taleb paraît en grande estime et en grand honneur. Il me communique un peu de son prestige. Pendant qu'on devise, on boit du lait dans un bol qu'on se passe de l'un à l'autre.

Un domestique apporte sur un large plateau d'argent un riche service comprenant deux théières, la boîte à thé, le coffret à sucre et le nombre voulu de tasses. Celles-ci sont toutes petites, en porcelaine fine, et brillamment décorées.

Le service est placé par terre devant le maître de maison, qui se met aussitôt en devoir de préparer la boisson chère à tous les Marocains. Cette fabrication est tout un art. La dose de thé introduite dans les théières est soigneusement mesurée par l'œil exercé de l'amphitryon. Le serviteur vient alors avec une bouilloire de cuivre contenant l'eau qui, depuis un instant, chauffe dans la cour sur un foyer portatif. À peine a-t-il empli les théières de cette eau bouillante, que le maître verse dans une tasse quelques gouttes de leur contenu et opère une dégustation pour reconnaître si la dose de thé est bien celle qui convient. Cela fait, il introduit des morceaux de sucre dans l'infusion en train de s'effectuer. Il ne tarde pas à soumettre la liqueur à une seconde épreuve de dégustation, bientôt suivie d'une troisième et au besoin d'une quatrième. L'opération terminée et conduite à bonne fin, les tasses sont remplies, et le domestique les présente successivement à tous les invités. On se recueille alors pour savourer l'agréable boisson, dont le passage de chaque gorgée est signalé chez tous les convives par un bruit très sensible d'aspiration.

Sans perdre de temps, notre hôte procède à une nouvelle fabrication de thé, par une simple addition d'eau bouillante et de sucre. Il soumet le produit à la même série de dégustations, avec cette seule différence qu'il prolonge davantage la durée de l'infusion. Les tasses vides ont été replacées sur le plateau. Quand elles sont remplies de nouveau, le serviteur les représente, et chacun prend celle qui s'offre à lui, sans s'inquiéter le moins du monde si c'est celle où il a bu précédemment.

La besogne est absorbante pour le maître de maison. Il trouve à peine le temps d'éponger la sueur qui coule sur son front, et d'écarter avec son mouchoir les mouches qui le dévorent. Il est tout entier à son opération comme à un sacerdoce. S'il lève les yeux, ce n'est guère que pour m'interroger du regard, et tâcher de deviner si je suis satisfait de son produit. Il n'est pas au bout de ses efforts; il doit recommencer encore ses manipulations. La politesse arabe, à l'endroit du thé, demande qu'on en offre au moins trois tasses, de même qu'elle exige qu'on les accepte. Je me montre poli à l'égal de tous les autres. Cette fois ce n'est plus du thé que nous buvons. Aux feuilles déjà infusées, on a ajouté des feuilles de menthe verte, et le mélange obtenu produit une assez agréable boisson. Très souvent, habituellement même, on y mêle encore quelques grains d'ambre gris, moins recherché peut-être pour ses principes aromatiques que pour ses vertus excitantes et aphrodisiaques. On me fait grâce de l'ambre gris.

Pendant que nous procédons à l'absorption de ces multiples tasses de thé, trois invités se mettent à chanter. C'est toujours le même rythme traînant et uniforme, ces sons gutturaux, ces brusques transitions de voix qui, tout d'abord, agacent et énervent. Peu à peu, cependant, l'im-

pression se modifie, et l'on finit par reconnaître à ces chants arabes ce qu'ils ont en réalité de charme étrange et pénétrant. Les chanteurs s'accompagnent et marquent la mesure en frappant dans leurs mains, Parmi eux se trouve un musicien; il a simplement négligé de se munir de son instrument, On lui présente une mandoline et un violon. Le violon était sans âme, et la mandoline dépourvue de cordes. La raison lui parut suffisante pour se dispenser de produire son talent.

Le serviteur rentre, porteur d'une volumineuse bourse¹ remplie d'eau de rose. Il fait le tour de la société et asperge chacun de nous d'une abondante pluie parfumée. En ma noble qualité d'étranger, j'ai une large part dans la distribution. Mes cheveux et mon visage ruissellent, mes vêtements sont inondés.

Arrive ensuite le brûle-parfum. Du bois odorant se consume sur des charbons ardents, renfermés dans un globe de métal, découpé à jour. Chacun le prend à son tour, et hume les vapeurs, en imprègne sa barbe, et par l'ouverture de ses manches, par les plis de sa tunique, en sature sa personne et ses vêtements. Quelques-uns semblent trouver à ces usages un plaisir voluptueux.

Je n'avais qu'à me livrer sans réflexion, et imiter ce que je voyais faire autour de moi. Mais l'imitation fidèle n'est pas aussi facile qu'on le suppose. Ainsi, le moment arrive où il est nécessaire de se laver les mains, le serviteur, muni d'une aiguière et d'un bassin de cuivre, fait une fois encore le tour de la société. Quand il est devant moi, je place mes deux mains sous le jet de l'eau fraîche, et les tourne l'une dans l'autre, suivant notre habitude. Je crois avoir exécuté ponctuellement ce que les autres ont fait. Eh bien ! pas du tout. Je m'étais lavé les mains, et les Arabes s'étaient lavé *la main*, une seule, la main droite. Je n'allais pas tarder à m'expliquer cette particularité. L'heure du repas était arrivée.

Sur l'un de ces larges plateaux de bois, communément employés dans le pays, et qui tiennent lieu de table, on apporte le premier mets qui nous est destiné. Le maître de maison le reçoit des mains du serviteur, et vient en personne le déposer par terre, à l'une des extrémités de la chambre. Nous sommes invités à nous en approcher. Sept d'entre nous seulement trouvons place tout autour, les dimensions de la pièce ne comportant pas un cercle plus étendu. Le plateau supporte un grand plat de terre vernissée, contenant une épaule de mouton bouillie; il est entouré de quelques petits pains aplatis en galette et d'épices en poudre. L'un des convives divise les pains, dont on se distribue les morceaux. J'observe en attendant la suite.

Alors, de cette main droite qu'il a lavée tout à l'heure, chacun attaque carrément avec les doigts la partie d'épaule qui s'offre devant lui. La pièce est vigoureusement entamée de six côtés à la fois. Mais les limites de chaque domaine ne sont pas nettement tracées, et la place occupée est souvent usurpée. L'un recherche le gras, un autre le maigre, celui-ci détache un morceau gélatineux, celui-là s'évertue à la découverte d'un os, tous, suivant leurs goûts, prennent, puisent, arrachent, déchirent et portent à la bouche le morceau de leur choix. Il n'y a plus à hésiter ; je dois suivre leur exemple. Et puisque les convenances m'y obligent, à mon tour, bravement, je me mets en devoir d'utiliser les instruments que la nature m'a donnés.

Les sept autres convives, déjà rangés en cercle autour d'un plat imaginaire, semblent attendre, sinon avec inquiétude, du moins avec impatience, que notre appétit soit satisfait. C'est alors seulement qu'ils entreront en jeu. Quand le moment est arrivé, le maître de maison nous débarrasse du plateau, et va le placer au milieu du second groupe, lui offrant, de l'épaule bouillie, ce qui a résisté à nos attaques combinées. Les brèches que nous y avons pratiquées semblent les encourager. Au moyen des mêmes armes, ils livrent à ces reliefs un assaut tout au moins aussi redoutable que le nôtre.

¹ Vase en forme de cruche, à bec et à anse.

Devant nous, un second plateau succède au premier. C'est un autre quartier de mouton, rôti cette fois, puis solide par suite, et plus résistant aux procédés de division en usage. Mais à quoi n'arrive-t-on pas avec la bonne volonté ? Chacun en met un peu, et le gigot est bientôt déchiqueté, tout aussi proprement que l'avait été l'épaule, quelques minutes auparavant.

Le mouton rôti s'en va chez nos voisins, remplacer le mouton bouilli, tandis qu'on nous sert un troisième mets. Sa composition est assez difficile à déterminer au premier abord. En cherchant bien, en fouillant de droite et de gauche, et s'aidant des impressions du goût et du toucher, on finit par découvrir que c'est un amalgame de mouton coupé en morceaux, d'œufs frits, d'amandes partagées en deux, d'olives, de tranches de citron, le tout nageant dans un jus gras et épais, d'aspect assez peu séduisant, mais en somme de goût fort supportable.

Si les victuailles abondent, nous n'avons en revanche pour nous désaltérer que de l'eau, macérée sur la résine de mastic. Deux ou trois bols remplis de cette boisson étrange passent de bouche en bouche tout le temps du repas.

Suivant le cérémonial des grandes réceptions, le maître de maison n'a ni bu ni mangé avec nous. Il s'est uniquement occupé de nous servir, allant, venant, apportant lui-même les plats et nous encourageant de la façon la plus affable et la plus gracieuse. Tous les convives étaient du reste d'une entière bonhomie et d'une amabilité parfaite. Quelques-uns avaient vu le midi de l'Espagne et connaissaient quelques mots d'espagnol, qu'ils s'efforçaient d'utiliser à mon intention. L'un d'eux était même arrivé jusqu'à Marseille, où ses affaires commerciales l'avaient appelé.

Le repas a brusquement fini avec le troisième plat, on n'a servi ni légumes, ni dessert. Chacun a repris ensuite sa place sur les divans. On s'est de nouveau lavé les mains, les deux, cette fois, et de plus avec un fin et excellent savon.

La plupart se mettent alors à égrener leur chapelet, sans rien perdre toutefois de la conversation qui était devenue générale. Cet objet de piété est composé chez les musulmans de cent un grains. À peine ont-ils le temps de prononcer quelques mots sur chacun d'eux, tant est grande la rapidité avec laquelle ils les font défiler entre leurs doigts. Mais ils commencent et recommencent sans cesse à en dérouler la série, et leur prière peut avoir ainsi une durée infinie.

Ces pratiques religieuses ne leur font pas perdre de vue le sentiment du bien-être et le soin de leur digestion. Ils interrompent volontiers leurs dévotions, pour s'imprégner des vapeurs odorantes du brûle-parfum, que le serviteur fait circuler une fois encore; presque tous absorbent, à intervalles rapprochés, de fortes prises de tabac. N'en usant pas sous cette forme, je suis généralement autorisé à le dissiper en fumée.

Cependant les chanteurs ont repris leur somnolente mélodie. À leur faveur, les digestions s'opèrent heureusement, et les convives, à l'envi, traduisent leur satisfaction par ces bruits gutturaux, dont nous, Français modernes, méconnaissions l'expression reconnaissante, qu'Orgon cependant approuvait chez Tartuffe, et dont Molière n'a pas craint de mettre le mot dans la bouche de Dorine :

Et s'il vient à roter, il lui dit : Dieu vous aide !

Le moment est venu de prendre congé de notre hôte. Les vingt-huit babouches qui ornaient le seuil de la porte trouvent propriétaire comme par enchantement. Nous échangeons nos saluts dans la cour et nous nous séparons, les Arabes charmés, sans doute, d'avoir passé quelques heures avec un Européen, moi, plus enchanté encore d'avoir fait connaissance avec un côté intéressant de leur vie intérieure.

CHAPITRE XI

Particularités de la ville - La Koutoubia, principale mosquée - Pratiques religieuses - Amusements sur la place - Charmeur de serpents et convulsionnaire - Casernes et soldats - L'armée marocaine - Prisons et prisonniers - Léproserie.

Nos sorties quotidiennes, avec le soin de parcourir à chaque fois des quartiers différents, nous font connaître de mieux en mieux les particularités de la ville, et nous initient de jour en jour davantage aux moeurs et aux coutumes de ses habitants.

Le trajet que nous suivons d'ordinaire en partant de notre résidence nous conduit forcément devant la Koutoubia, qui est, je l'ai dit, la principale mosquée de Maroc. Elle est entourée, excepté sur la face qui regarde le chemin où nous passons, d'immenses jardins constituant ses dépendances propres. C'est une construction basse, aux lignes régulières, aux murs éclatants de blancheur, percée d'une porte mauresque assez gracieuse, et de quelques rares et petites ouvertures sans caractère. Elle est recouverte de tuiles vernissées qui brillent au soleil, et surmontée d'une colossale tour carrée, qui donne tout le cachet à la mosquée et l'écrase de sa masse imposante.

Cette tour, élevée de 70 mètres, domine au loin l'immense plaine qui entoure la ville; c'est elle que nous avons aperçue tout d'abord, sur la fin de notre voyage. Elle est construite en briques rouges dont la couleur contraste singulièrement avec la blanche crudité des murs de l'édifice. Par sa forme, ses proportions, la nature et le dessin de ses ornements, elle rappelle trop exactement la Giralda pour n'avoir pas été élevée, comme on l'assure, par le même architecte qui édifia la fameuse tour de Séville. Une petite tourelle la surmonte, terminée elle-même par quatre boules de cuivre, superposées dans l'ordre de leur dimension décroissante. Une curieuse légende s'attache à ces boules. L'une d'elles, la plus grosse, serait, dit-on, remplie d'or et de pierres précieuses. Un immense trésor aurait été ainsi mis en réserve, hors de toute atteinte, pour servir à la reconstruction de la mosquée et de son minaret, dans le cas où un incendie ou tout autre événement fatal les ferait disparaître. Sur la galerie qui couronne la tour est fixée une hampe destinée à recevoir un drapeau. Cinq fois dans la journée, le muezzin hisse l'étendard, et par un chant expressif et traînant, annonce, du haut du minaret, l'heure de la prière. C'est le moyen, à défaut de cloches, de marquer la mesure du temps et d'appeler les fidèles à la mosquée.

Les musulmans doivent se rendre au moins trois fois par jour dans le lieu saint. Cette prescription est loin d'être rigoureusement observée, elle est remplacée par des pratiques religieuses particulières. Le vendredi, au contraire, jour consacré au culte et au repos, il y a grande affluence. Les pachas dans les villes et le sultan dans la capitale se rendent à la principale mosquée avec grand appareil. Tant que dure l'office auquel assiste le sultan, les portes de la ville où il réside sont tenues fermées. C'est une tradition. On raconte qu'au douzième siècle, un prétendant sut profiter du moment où toute la population mâle était en prières pour pénétrer dans l'enceinte, massacrer les habitants et s'emparer du pouvoir.

La tour de la Koutoubia est, en réalité, le seul monument remarquable de la ville. Il suffira de signaler, ensuite, les curieuses et élégantes fontaines de *Schrab* et de *Bab-el-Khémis*, quelques entrées de mosquée, la porte de la Casbah, et çà et là des vestiges d'arcades ou de portiques, témoins attristants de l'irréversible décadence d'un grand peuple.

Quand on vient de la Mahmoudia, après avoir franchi l'espace occupé par les jardins, on trouve, avant de s'engager dans les rues tortueuses et étroites de la Médina, une immense place qui est comme le vestibule de la cité. Quelques marchands de fruits ou de produits inférieurs y ont établi des tentes ou plutôt de petits abris avec quelques mauvaises toiles ou de simples nattes supportées par deux ou trois piquets. En ce moment les oranges y sont à profusion, accumulées en grandes piles.

C'est là, aussi, que se concentre le commerce du fourrage. Toute son importance se réduit à la vente de quelques bottes d'herbe fraîche que des ânes supportent tranquillement en attendant qu'un acheteur les débarrasse de leur fardeau. On n'y connaît pas le foin, c'est-à-dire qu'on ne récolte pas l'herbe pour la faire sécher et emmagasiner. Peut-être, à cause de la sécheresse habituelle qui règne dans le pays, ne devient-elle pas assez haute ni assez abondante pour être coupée. Mais il y a une autre raison à invoquer qui vaut bien la première, c'est que le procédé exige des soins et de la prévoyance, et ce ne sont pas là, on le sait, les qualités maitresses du caractère musulman. C'est avec des grains, de l'orge habituellement, qu'on nourrit les animaux.

Cette place est en outre, et surtout, le théâtre des amusements, des jeux, des exercices, des exhibitions de toute nature qui, en tous pays, se produisent sur les marchés publics et ont partout le privilège d'attirer la foule. Ils ont naturellement ici leur cachet particulier, et en cela ils méritent de nous intéresser. Chaque artiste ou chaque groupe d'artistes, et ils sont nombreux sur la place, a ses spectateurs rangés autour de lui et accroupis par terre. Il peut ainsi, avec moins de peine que les nôtres, établir son cercle à la limite qu'il désire et se préserver de l'envahissement du public.

Le chant et la musique abondent. J'y vois un concert composé de deux instruments à cordes en forme de mandoline, et de deux espèces de tambours constitués par une peau appliquée sur l'orifice d'un vase de grès ou de terre. C'est l'orchestre ordinaire, ainsi du moins il m'a semblé, mais il peut varier et par la nature des instruments et par le nombre des musiciens. Ici, c'est un artiste solitaire, chanteur ou orateur, on ne sait pas. Il se tient debout, au milieu de l'auditoire assis, récite en chantant ou chante en récitant, avec force gestes et grands mouvements. Il marque la fin de chaque complet ou de chaque période en frappant sur une peau tendue. Plus loin sont des lutteurs intrépides ou encore des tireurs de canne et de bâton, qui provoquent les assistants à un assaut. Ces exercices de corps semblent assez recherchés.

On y trouve l'inévitable charmeur de serpents. Les crochets de ces reptiles ont été certainement privés de leur venin, s'ils en étaient pourvus. On peut alors, à peu près impunément, les appliquer sur les différentes parties du corps ou introduire leur tête dans la bouche. Toute émotion disparaît dès qu'on a acquis cette conviction.

Mais où l'intérêt s'éveille, c'est quand le charmeur se double, ce qui arrive souvent, d'un convulsionnaire ou d'un de ces prétendus inspirés qui, à ce qu'on affirme, ont la faculté d'engendrer le feu. Pendant près d'une heure, j'ai eu la patience d'assister à toutes les scènes préliminaires qu'exige, paraît-il, la production de cet étonnant phénomène.

Le spectacle commence par l'exhibition des serpents. Le charmeur les retire successivement d'un sac de toile où il les tient enfermés, et, après les avoir excités et peut-être auparavant privés de nourriture, il les applique sur son corps dont ils déchirent l'épiderme de leurs crocs. Le sang coule des petites morsures, mais l'habile charmeur n'en laisse guère perdre une goutte. Il a soin de le bien étaler sur sa peau, de façon il éveille, à moins de frais possible, la sensibilité des spectateurs. Là-dessus, notre homme fait appel à la générosité des spectateurs, et les flous viennent tomber devant lui.

Cette corde épuisée, accessible au plus simple mortel, il aborde la série d'exercices qui exigent le concours d'une divine inspiration. Après de nombreuses invocations de plus en plus démonstratives, l'agitation commence. Le corps à peu près nu, les cheveux longs et en désordre, la face vultueuse, les yeux hagards, la respiration haletante, il se livre aux mouvements les plus désordonnés, soumet son corps et ses membres à toutes sortes de contorsions, aux postures les plus invraisemblables d'un épileptique. Pendant ce temps, il se frappe de coups, agite les serpents au-dessus de sa tête, ravive les blessures de son bras, parle, cric, hurle dans son langage où je perçois le seul nom de Allah à chaque instant prononcé. Enfin, il s'arrête, exténué, essoufflé, et, toujours au nom de Dieu, fait encore un pressant appel aux flouss, lents à venir. Il annonce pourtant que le feu va sortir de son corps.

Il prend un tampon de foin, l'enflamme avec une allumette et l'introduit entre ses dents. Après quelques instants, il le retire complètement éteint. Il n'a plus rien dans la bouche; il le montre, Il la remplit de nouveau avec du foin, non enflammé cette fois. Là-dessus, il se couche par terre, se roule convulsivement, s'agite, se démène, frappe son ventre à coups redoublés, et finalement une bouffée de fumée s'échappe à travers le tampon. Mais celui-ci n'est pas encore en feu, comme il le promet. Encore quelques flouss, et la puissance divine se manifestera. Les spectateurs se font tirer l'oreille. Je jette pièce sur pièce pour satisfaire au plus vite les exigences d'en haut. L'argent d'un mécréant ne compte pas, sans doute; mes largesses sont encore sans effet. Notre inspiré recommence à nous produire de la fumée, mais toujours pas de feu. De guerre lasse, j'abandonne la partie. Je suis d'ailleurs édifié et absolument convaincu de n'avoir affaire qu'à un imposteur.

La fumée qu'il a produite provient simplement du premier tampon enflammé qu'il a introduit dans sa bouche, Il a avalé cette fumée, l'a emmagasinée dans son estomac et en a provoqué la sortie en se frappant le ventre. Ce fait est des plus naturels et bien connu de beaucoup de fumeurs, à qui il est certainement arrivé de rejeter une bouffée, par surprise, longtemps après l'avoir avalée. Avec un peu d'exercice, on comprend qu'on arrive, à cet égard, à un grand degré de perfection, et qu'on puisse reproduire le phénomène à peu près à volonté. Voilà tout le mystère. Et c'est avec de pareils stratagèmes qu'on réussit, partout et toujours, à répandre et entretenir dans l'humanité la croyance à des interventions surnaturelles ou divines !

À l'entrée de la grande place où les amusements publics viennent de nous retenir, deux bâtiments spéciaux méritent d'être signalés. Qu'on ne croie pas, toutefois, que ce soit à cause de leur caractère architectural. Il est même possible qu'ils fussent restés inaperçus pour nous, si l'on n'avait eu soin de nous en révéler la destination. Le premier se présente comme un long mur de terre, très bas, ne différant de ceux qui clôturent les jardins que par l'absence à peu près complète de crevasses. Ce mur circonscrit une grande cour où l'on descend par plusieurs marches, et qui offre sur les côtés quelques abris misérables. Ce sont les casernes. Elles ont comme indice extérieur le costume des hommes accroupis sur le seuil d'une petite porte, et quelques fusils affichant, au devant d'eux, la prétention d'être réunis en faisceaux. D'une façon générale, toutefois, les soldats logent en ville, isolément; ce n'est que le petit nombre qui trouve asile dans les édifices de l'État.

Le commandement de l'armée marocaine est confié, pour l'infanterie au ministre de la guerre, et pour la cavalerie au caïd El-Méchouar. L'un et l'autre sont sous les ordres du sultan, qui se réserve le commandement direct de l'artillerie. Les services de l'infanterie, en temps de guerre, ne sont pas appréciés, et le sultan va même jusqu'à contester l'utilité de cette arme. Il est vrai que celle dont il dispose n'est pas propre à lui inspirer une robuste confiance,

Au-dessous et bien loin de cette suprême direction, sont les officiers, de deux grades seulement : le caïd *agha*, qui peut commander à un millier d'hommes, et que, par une analogie lointaine, nous assimilons à notre colonel; et le caïd *mia*, placé à la tête d'une centaine d'hommes,

dont le grade semble correspondre à celui de capitaine. Les sous-officiers, en petit nombre, sont désignés sous le nom de *mokkadems*.

Aucun insigne, aucune marque distinctive ne différencie les chefs des simples soldats. Ils portent le même costume, ont à peu près le même armement, vivent, dorment, mangent et jouent en commun. On comprend les conséquences fatales d'une telle promiscuité pour l'ordre et la discipline. L'officier est soumis à la bastonnade et à toutes les corrections dégradantes du soldat. Il est sans prestige et sans dignité. Depuis notre installation à la Mahmounia, le caïd agha de notre escorte de route passe ses journées dans la petite cour où nos chevaux sont entravés, piteusement accroupi par terre comme le dernier de ses cavaliers. Après l'avoir vu si brillant à la tête de la caravane, on est pris de pitié à le retrouver ici, dans sa posture humiliante et sa condition abjecte. Un caïd mia, appartenant aussi au personnel de notre escorte, ne croit pas déroger en venant chaque matin, pour une faible rétribution, cirer les bottes de nos capitaines français.

On se rappelle qu'au jour de notre entrée à Maroc, la garnison tout entière avait été appelée sous les armes. Nous avons signalé, à cette occasion, son mode de recrutement, sa composition étrange, son armement rudimentaire. Nous avons dit aussi ce qu'il y avait de puéril ou ridicule dans l'aspect et la tenue de ces hommes. Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Avec sa sobriété, sa résistance à la fatigue, son énergie dans la douleur, son mépris du danger et de la mort, il y a dans chaque Marocain l'étoffe d'un bon soldat. Sans doute, dans les conditions actuelles, l'armée du sultan est sans consistance et serait incapable de soutenir la lutte contre des troupes instruites et bien équipées. Mais qu'on lui donne nos armements, qu'on lui en apprenne l'usage, qu'on la forme à la discipline, et bientôt on la verra devenir une armée redoutable. N'en avons-nous pas un exemple en Algérie ? Où trouver de meilleurs combattants que nos tirailleurs ? Ne sont-ils pas de même race ? N'ont-ils pas le même esprit, les mêmes qualités physiques et morales ?

Aussi ai-je de la peine à m'expliquer la portée, le but, l'utilité de notre mission militaire au Maroc. Nous avons ici quelques officiers dont l'unique devoir est d'instruire les soldats indigènes et de les façonner à nos manoeuvres rigoureuses; il faut même leur rendre cette justice qu'ils ont réussi à faire de quelques-uns d'entre eux d'excellents artilleurs. Contre qui, je le demande, devront se tourner un jour les connaissances que nous leur apportons? N'est-il pas à craindre que ce soit un peu contre nous-mêmes ?

Il existe parmi les grandes puissances une tendance, très fâcheuse selon moi, qui les pousse, sous prétexte de civilisation, à introduire l'art et l'outillage de la guerre chez les peuples à demi barbares ou soumis à leur domination. Qu'on y prenne garde. Avec de pareils procédés, le jour viendra où ces mêmes peuples, ayant acquis le sentiment de leur force et les moyens de la mettre en oeuvre, ne craindront plus de se mesurer avec leurs dominateurs. Et que vaudra, alors, notre discipline européenne, contre leur fanatisme et leur esprit belliqueux excités à la poursuite de leur indépendance ?

Le second édifice, situé aux abords de la place, n'est pas de moins piètre apparence que le premier. A la rigueur, toutefois, sa large porte cintrée pourrait lui assigner son caractère d'établissement officiel. C'est la prison principale de la ville, le lieu où sont détenus les prisonniers est une espèce de vaste cave, creusée à deux mètres au-dessous du sol. Des voûtes supportées par des piliers la recouvrent. Elles sont percées de quelques ouvertures, fermées d'un grillage de fer, qui laissent pénétrer, d'en haut, un peu d'air et de lumière. Les prisonniers, la plupart la chaîne au cou ou les entraves aux pieds, ont la liberté de s'y mouvoir aussi bien qu'ils le peuvent. Ils y trouvent pour toute distraction une petite mosquée où ils peuvent dire leurs prières, et pour toute ressource un réservoir d'eau où ils peuvent se désaltérer. L'État ne leur offre pas

autre chose, C'est à leurs parents, à leurs amis, de pourvoir à leur nourriture et à leurs divers besoins. À défaut de parents et d'amis, c'est tout juste si on les empêche de mourir de faim.

Chaque jour, vers cinq heures, au moment de notre arrivée dans les parages de la prison, nous rencontrons, sur le chemin, une bande de ces prisonniers laissés à eux-mêmes, sans garde d'aucune sorte. Soins d'ailleurs bien inutile. Ils sont réunis et solidarisés par une longue et lourde chaîne passée dans les anneaux antérieurs d'un carcan qui enserre leur cou, et solidement cadenassée aux deux extrémités. Ils sont enchaînés par groupe de dix à vingt, formant une ligne droite ou ondulée d'un aspect effrayant. De leurs mains ils soutiennent les chaînes dont le poids, en pressant sur le carcan, doit meurtrir leurs chairs. Ils marchent lentement, prudemment, de façon à éviter toute secousse qui aurait un retentissement fâcheux sur leurs voisins ou sur eux-mêmes. Le but de ces promenades est de leur faire prendre l'air et surtout de leur permettre de satisfaire leurs besoins naturels, pour éviter qu'ils empestent leurs catacombes. À cet effet, ils se dirigent vers un enclos voisin servant de dépôt aux immondices. Pour l'atteindre ils sont obligés de gravir un petit talus. Il faut voir avec quel soin ils procèdent à cette ascension; la chute de l'un serait périlleuse pour tous. On n'a pas le courage de les suivre plus loin.

S'imaginer-t-on le supplice de cette association de malheureux ? Plus d'indépendance, plus de volonté propre, pas un mouvement libre, pas un acte spontané. Chaque action de l'un s'impose à l'autre, Il faut marcher quand les voisins marchent; se tenir debout quand l'un se lève, s'affaisser ou s'accroupir quand l'autre en éprouve la nécessité ! La pensée seule en est horrible !

Il n'y a pas là pourtant que des criminels. Les plus simples délits entraînent la prison, aggravée, le plus souvent, de différentes pénalités. La décapitation prononcée contre les auteurs d'assassinat peut être pécuniairement compensée, mais elle est rigoureusement appliquée contre les rebelles à main armée. La mutilation est réservée aux voleurs. Pour leur éviter la tentation de recommencer, on leur coupe un pied, une main, une oreille, à moins qu'on ne leur crève les yeux, ce qui est encore plus radical. Enfin la bastonnade est généreusement distribuée pour la plus petite incartade, avec cette curieuse particularité, qu'après l'exécution, le patient est tenu de payer son bourreau.

J'aurais manqué à tous les devoirs de ma profession si je n'étais allé visiter la léproserie El-Hara, où sont relégués les lépreux à qui l'entrée de la ville est rigoureusement interdite. Mon excellent confrère, le Dr Linarès, médecin de notre mission militaire en permanence au Maroc, avait bien voulu entreprendre avec moi l'exploration de ce misérable quartier. C'est un espace entouré de murs à demi écroulés, situé en dehors de l'enceinte, près de la porte de Dukala. On y pénètre librement par toutes les brèches de la muraille, mais on n'y aperçoit, tout d'abord, aucun être vivant; à peine quelques vestiges d'habitation. Aucun bruit, pas le moindre mouvement; on se croirait au milieu de ruines inhabitées. Nous ne parvenons pas à y découvrir des rues, seulement quelques sentiers, tracés au milieu des décombres et à peine praticables pour les chevaux,

Notre présence est enfin signalée. Tous ces gens, rarement troublés dans leur solitude, sortent effarés des huttes de terre ou des sombres grottes creusées dans le sol qui leur servent d'abri. Ils sont tout au plus une centaine, et dans ce nombre, les personnes saines dominant, parents ou amis des malades, sans doute. Surprises par notre imprévue et soudaine apparition, les femmes se montrent dans leur plus simple appareil. L'une nous frappe particulièrement par la régularité de ses traits, l'expression fière et énergique de son visage. Elle n'a pas trente ans encore. D'instinct, à notre approche, elle relève les mains pour cacher son visage mais son mouvement n'a d'autre effet que de nous mieux laisser voir sa poitrine flasque et molle que cachait à peine un lambeau de vêtement flottant. Elle porte, en guise d'ornement, des pièces de

monnaie à ses oreilles et dans ses cheveux ; un collier de coquillages est passé autour de son cou, et sur la face et les bras sont dessinés de nombreux tatouages.

De véritables lépreux, malades affectés de la lèpre tuberculeuse ou éléphantiasis, nous avons peine à en découvrir. Cependant, un vieillard nous montre ses mains privées de phalangettes, seul vestige de son ancienne affection. Une négresse de vingt-cinq ans environ présente la maladie en voie de développement : tubercules ulcérés aux genoux, aux bras et sur les mains; crevasses sous la plante des pieds; deux phalangettes de la main gauche déjà détachées. Avec quelques eczémas et quelques psoriasis, c'est tout ce que nous y avons observé. Est-il bien nécessaire pour cela de mettre ces pauvres êtres au ban de la société et de les confiner dans un quartier spécial, alors surtout qu'aucune de ces affections ne présente le moindre caractère contagieux ? Mais il y a la tradition, il y a les préjugés; et il est à présumer qu'il s'écoulera beaucoup d'eau sous le pont d'El Kantara, quoique l'Oued Tensift n'en roule guère, avant qu'on ait songé à supprimer cet usage inhumain.

Tous ces malheureux sont abandonnés sans ressource et livrés, pour leur guérison, aux seuls efforts de la nature. Ils ne sauraient d'ailleurs attendre quelque soulagement tant soit peu efficace. Comme dans tous les pays où la médecine est ignorée, on laisse les maladies suivre leur cours paisible, à moins qu'on n'ait recours à quelque guérisseur qui intervient, d'ordinaire, par des moyens surnaturels ou qui, suivant une expression heureuse, les traite par l'application topique d'un verset du Coran.

CHAPITRE XII

Fête donnée par le sultan dans son palais de Saridj Ménarah - Déjeuner chez le Grand vizir - Dîner chez le caïd El-Méchouar.

Le jour était venu où la fête annoncée par le sultan devait nous être donnée. Nous ignorions en quoi elle consistait et en quel lieu elle nous serait offerte.

Dès le matin un avis communiqué nous avertit d'être prêts à partir à huit heures et demie. Le personnel de la mission, avec ses éléments au grand complet, et tout ce qu'il y avait de Français à Maroc, sont réunis à l'heure convenue. Nous montons à cheval et sortons par la petite porte des remparts, avec la pensée d'être dirigés sur le palais du sultan, vers les jardins d'Agdal; mais l'escorte, tournant le dos à cette direction, s'engage dans la campagne. À une demi-heure de marche de la ville, se trouve, entièrement isolé au milieu de la plaine dénudée, un bois d'oliviers, clos de murs, au-dessus duquel s'élève le toit, à tuiles vertes, d'un pavillon carré. C'est Saridj Ménarah, une des nombreuses retraites où le sultan, entouré de son harem, aime à venir oublier pendant quelques heures, les soucis et les fatigues du pouvoir. C'est là que nous sommes introduits.

Trois ou quatre tentes dressées dans une allée; sous l'une d'elles une petite table, quelques chaises et des tapis étendus par terre, constituent tous les préparatifs faits à notre intention. Pour tout personnage officiel, nous trouvons l'administrateur du domaine. La réception nous paraît froide. C'est cependant, paraît-il, dans le meilleur ton des coutumes du pays : l'hôte qui reçoit met sa maison à la disposition de ses invités, mais ne doit pas se mêler à leur société. Tout au plus quand il n'est pas sultan, peut-il veiller à l'exécution des ordres qu'il a donnés et s'assurer que les soins sont bien distribués aux personnes qu'il veut honorer. Toujours cette même étrangeté de moeurs qui, à chaque pas, nous arrête et nous confond. Y a-t-il rien de plus choquant en effet pour nous, Européens, que cet usage de délaisser ses invités ? Nous n'agissons ainsi qu'envers des domestiques ou des inférieurs, que nous reléguons à l'office avec ordre de les fournir amplement de tout le nécessaire. Prévenus de cette façon d'agir assez déplaisante, nous n'avons pu nous empêcher la veille de présenter à ce sujet quelques observations. C'est suite à cela sans doute, et contrairement à tous les précédents des réceptions officielles, que nous voyons bientôt arriver les cinq personnages de la cour avec lesquels nous étions en plus intime relation. Ils viennent, au nom du sultan, présider la fête et en faire les honneurs.

Après une petite promenade d'investigation à travers les plantations d'oliviers, nous allons prendre place sous l'une des tentes, où des serviteurs ne tardent pas à apporter les appareils et ingrédients nécessaires à la fabrication du thé. Le soin de cette préparation est confié au vénérable Allah-Ducali, le taleb (lettré) de notre légation de Tanger. Jamais figure plus honnête et plus patriarcale que celle de ce vieillard arabe, à l'expression douce et toujours souriante. C'est plaisir de le regarder s'acquittant de sa mission avec un soin scrupuleux, tout pénétré de l'importance de ses fonctions. Nous formons un cercle qui embrasse toute la circonférence de la tente. Par une bizarrerie singulière, les Arabes occupent les quelques chaises dont nous disposons, tandis que nous sommes assis sur les nattes, dans la posture habituelle de nos hôtes. Nous avons ainsi trouvé le sûr moyen d'être aussi gênés les uns que les autres. Cela ne nous empêche pas d'entamer une longue dissertation sur l'histoire de l'art arabe, dont l'examen des diverses phases n'est pas précisément à l'avantage de la situation présente.

Tout près du lieu où avait été établi le petit campement, se dresse le pavillon dont nous avons vu de loin reluire les tuiles vertes. Un petit enclos de murs blancs l'isole du reste du parc. Quelques cyprès élevant leurs tiges sombres et pyramidales au-dessus de la clôture donnent à l'ensemble une apparence de monument funéraire. Dans l'enclos, un parterre de fleurs mêlées de quelques arbustes ; les plantes qui s'y montrent sont exactement les mêmes qui faisaient, il y a un demi-siècle, l'ornement obligé de nos jardins : roses de Bengale, pieds d'alouette, pois de senteur, oeillets, géraniums, pavots, genêts, lys, roses trémières. Au fond de nos provinces restées fermées aux progrès de l'horticulture, on trouverait encore des parterres exclusivement fleuris de ces mêmes variétés. Par une pratique toute contraire à la nôtre, les plates-bandes sont disposées en contrebas par rapport aux allées, au point de donner à celles-ci l'apparence de digues entourant les carrés. Tandis que nous nous préoccupons d'empêcher l'eau de séjourner dans les massifs, eux s'appliquent à les faire bénéficier le plus possible des quelques gouttes qu'un climat avare leur mesure.

Le pavillon n'a aucun caractère architectural, aucune élégance extérieure. C'est un cube de maçonnerie aux faces blanches et unies avec les angles peints en rouge. Le rez-de-chaussée, tout encombré de lourdes colonnes supportant des voûtes, n'est à vrai dire qu'un passage ouvert à ses deux extrémités par une large porte à plein cintre. Au-dessus s'élève un premier étage où l'on arrive, modestement, par un escalier étroit et roide pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.

L'étage se compose d'une seule et grande pièce carrée, très haute de plafond et disposée en forme de dôme. Dépourvue de tout ameublement, on y éprouve une impression de froid, de vide et d'abandon. Les parois sont cependant recouvertes de peintures et d'ornements mauresques d'un goût assez délicat, et sur les frises courent des inscriptions du Coran. Mais la préoccupation essentielle de l'architecte a été d'empêcher la chaleur extérieure d'y pénétrer, et d'y faire régner une continuelle fraîcheur. Les murs sont d'une épaisseur démesurée; sur deux de leurs faces est ménagée une seule petite ouverture qui semble former le fond d'une immense embrasure. Du côté du nord, une porte vitrée donne accès sur une terrasse qui domine un vaste bassin de trois à quatre hectares de superficie. Trois petites croisées, deux bleues et une verte au milieu, ornent la façade du midi; mais au lieu de donner directement sur la pièce, elles ouvrent sur un coquet vestibule qui la précède.

Nous grillions déjà sous la tente; la fraîcheur du lieu nous séduit, et quoique rien ne fût préparé pour nous y recevoir, nous en prenons bravement possession, au risque de profaner le sanctuaire du maître. Nous y faisons apporter les tapis, les chaises et la petite table dont nous disposons. Les représentants du Sultan, un peu surpris peut-être de notre audace, s'abstiennent cependant de toute protestation.

La terrasse est toute dans l'ombre tandis que le soleil inonde et brûle la plaine. Au delà de l'immense bassin, les plantations d'oliviers se poursuivent et semblent atteindre la ligne bleuâtre des montagnes du Djébilat, enveloppées dans une brume de chaleur. A droite, dans la direction de l'est, la haute tour de la Koutoubia domine seule l'horizon de sa masse imposante; quelques palmiers vigoureux dressent leur tête autour de sa base. Les petites ouvertures du midi dominant la longue avenue qui conduit à l'entrée du parc. Des peupliers qui la terminent semblent reposer sur les glaciers de l'Atlas.

Pendant que nous admirons la beauté du site, des mules apportent un supplément de chaises de cane, vierges de tout service et oubliées sans doute depuis longtemps dans le garde-meuble de la cour. Nous les utilisons pour écouter plus à notre aise les morceaux variés que M. Pincherlé exécute sur son violoncelle. Nos Arabes paraissent parfaitement insensibles à cette musique. Airs graves ou légers ne les touchent pas davantage. Cela nous charme au contraire et nous aide à passer le temps qui devient démesurément long. Nous commençons à constater

avec inquiétude que rien ne se dispose pour le repas, Autour de nous, pas de préparatifs, pas la plus petite installation de cuisine. On nous dit que tout se prépare en ville au palais du sultan, mais il est midi, et nous ne voyons rien venir,

Enfin, une agitation se manifeste vers l'entrée du parc. À l'extrémité de la grande avenue, des casques brillent au soleil; nous croyons reconnaître une troupe d'hommes armés. Un chef met pied à terre et va se placer au devant d'eux. Bientôt la troupe se remet en mouvement et s'avance vers nous en bon ordre. Elle se compose d'une cinquantaine de fantassins. La plupart ont encore le casque étincelant; chez quelques autres il semble transformé en une espèce de parasol pointu que la distance nous empêche encore de mieux déterminer.

Ces soldats sont des nègres; peu à peu, leur face noire se dessine avec plus de netteté sur leur longue tunique blanche. Ils ont les bras relevés en anses comme pour soutenir un fardeau sur leur tête. Singulière milice ! Pas d'armes au côté, pas d'armes dans les mains. Enfin, les voilà près de nous. Nous restons ébahis ! Nos héros se sont soudain évanouis, et nous reconnaissons en eux des esclaves du palais apportant les provisions impatientement attendues. Les casques brillants sont les couvercles de fer-blanc des casseroles, les parasols pointus des cônes de vannerie dont on recouvre les plateaux de bois. C'est curieux et original. Chaque homme dans son attitude représente une sorte de cariatide ambulante,

Ils montent au premier étage. Les plats sont disposés par terre dans le vestibule et rangés en ligne, avec une certaine symétrie, sous la direction de l'officier de bouche. Il y a une dizaine d'énormes plateaux surmontés de leur pyramide d'osier et une quarantaine de volumineuses terrines de grès, protégées par les couvercles de fer blanc. Tout cela est plein à déborder de victuailles. Le père Davin, à qui est confié le soin de nos estomacs, passe une inspection rapide de toutes ces richesses culinaires; un clignement d'œil, un hochement de tête nous disent assez son sentiment.

Ceux qui ne peuvent s'asseoir autour de la table trop petite, prennent place sur les tapis étendus par terre. On nous distribue des assiettes, des couverts, des couteaux et même des verres, le tout, il est vrai, en nombre insuffisant. L'intention manifeste est de nous traiter à l'euro-péenne, mais on ne sait pas mesurer l'étendue de nos besoins. La serviette a été prévue; ce sont des carrés de toile écrue, non ourlés, morceaux d'une pièce entière divisée sur place, qui en tiendront lieu.

Le repas commence par le plat national, le kouskoussou. Deux hommes suffisent à peine à présenter l'énorme plat de porcelaine de Chine dans lequel il est servi. À travers les grains de gruau, on rencontre un peu de tout : pois chiches, raisins secs, fèves, oignons, et dans ses profondeurs est enfouie une demi-douzaine de poulets. En cas d'insuffisance sans doute, un second plat de kouskoussou accompagne le premier, mais celui-là simplement préparé au safran, sans addition d'aucun produit étranger. Puis défile successivement l'interminable série de plats dans lesquels le mouton, la volaille, les œufs durs ou frits, les amandes, les écorces de citron, les oignons et toute une foule d'ingrédients indéfinissables sont combinés et amalgamés de différentes manières. Arrivent ensuite les viandes rôties. Soumises à la simple cuisson, sans aucune intervention d'art culinaire, elles n'ont pas l'aspect gras et l'odeur repoussante des premières. Chacun de ces nouveaux plats se compose pour le moins d'un demi-mouton, ou d'une vingtaine de poulets. C'est un festin pantagruélique.

Nous finissons par des brochettes de viande hachée, réservées probablement comme le mets le plus délicat. Ce sont de simples baguettes de coudrier, enveloppées d'une couche de chair de mouton réduite en pâtée. Ainsi préparées, elles sont apportées crues des cuisines impériales; avant de les servir, on les fait rissoler légèrement au brasier d'un fourneau portatif. Nous faisons peu d'honneur à ces préparations plus écoeurantes les unes que les autres, et nous préférons de beaucoup les quelques oranges qu'on est parvenu à nous découvrir dans le jardin.

L'inconvénient d'une nourriture désagréable et nauséuse n'eût été rien encore si nous avions disposé d'une boisson supportable. Il faut nous contenter d'une eau assez mauvaise, soit pure, soit coupée avec du thé. C'est un supplice. Cependant l'un de nous, n'osant pas pousser plus loin la témérité, s'est muni d'une gourde remplie de cognac, facile à dissimuler. On se la passe, on en partage le contenu, et quelques gouttes mélangées à l'eau atténuent, quoique faiblement, nos regrets et notre privation. Le café ne nous donne pas le moindre dédommagement. C'est toujours cette boisson épaisse et boueuse que je persiste à trouver insupportable.

Les cinq personnages, envoyés du sultan, ont mangé, de leur côté, sur la terrasse. Accroupis à leur manière, sans assiettes ni fourchettes, ils ont fait large ripaille devant cette extravagante profusion de mets.

Quand après le repas ils sont descendus successivement dans le jardin, pour dire leur prière et égrener leur chapelet, loin de nos profanes et indiscrets regards, j'ai la persuasion qu'ils ont dû rendre à Allah de très sincères actions de grâces.

En somme, journée intéressante peut-être, mais absolument dépourvue d'agrément. Aussi, le soir, avons-nous été heureux de retrouver nos chères habitudes de la Mahmounia,

L'exemple du sultan devait être contagieux, Le surlendemain de notre partie de campagne, nous étions invités à passer la matinée chez le grand vizir. Si Mohammed-el-Arbi habite l'intérieur de la ville. On est tout surpris, en quittant des ruelles sordides et pénétrant dans une maison d'extérieur aussi délabré que celui de ses voisines, de se trouver tout à coup transporté dans un intérieur propre, coquet, luxueux, où l'architecture arabe se révèle dans sa pureté traditionnelle, avec la variété, l'élégance et la richesse de ses ornements. Cette demeure, dont les proportions seules ne sont pas somptueuses, est bien digne, néanmoins, d'un grand vizir, oncle du sultan.

La construction est un rez-de-chaussée, entourant une grande cour transformée en parterre. Des allées surélevées le parcourent et le divisent en carrés. Un jet d'eau s'élançait dans son milieu. Sur deux des côtés règne un large portique, soutenu par des arcades à l'élégante ogive, dallé de fines mosaïques, aux murs revêtus de faïences multicolores, aux plafonds ornés de fraîches et délicates peintures. Une série de pièces ouvrent sur ce portique. Les tapis, la soie, les divans moelleux y sont jetés à profusion; les couleurs éclatantes, les gracieuses arabesques, les fines découpures, les merveilleuses stalactites en embellissent les parois et les voûtes. Nous pouvons pénétrer librement dans toutes ces pièces, les visiter et les admirer. Mais là finit l'étendue de notre domaine. C'est en quelque sorte la partie officielle de l'habitation.

Sur une troisième face du jardin, une construction d'apparence plus modeste laisse voir une petite porte fermée et des fenêtres grillées. C'est là que le grand vizir goûte, en secret, les douceurs et les joies de la famille. Le quatrième côté n'est qu'un mur de clôture, contre lequel est appliqué un kiosque de bois découpé. Nous sommes reçus, à l'arrivée, par le grand vizir en personne et quelques-uns de ses ministres réunis autour de lui. Compliments échangés, nous sommes introduits dans la pièce qui nous est particulièrement réservée; après quoi, grand vizir et ministres disparaissent, nous laissant absolument seuls devant une table déjà servie de thé, d'orangeade, d'amandes, de noix et d'un assortiment complet de bonbons et de gâteaux.

Huit musiciens viennent prendre place, non loin de nous, sous le portique. C'est l'orchestre du sultan. Il comprend deux tambours du cru, deux mandolines, un violon européen et trois instruments à deux cordes, dont la caisse résonnante est formée d'un seul morceau de bois creusé et recouvert d'une peau tendue. C'est à l'aide d'un archet recourbé que les cordes sont mises en mouvement. Tant qu'a duré notre présence, trois heures environ, les artistes, jouant et chantant à la fois, ne se sont pas interrompus un seul instant. Il n'est pas douteux que le talent du musicien se mesure ici à la force de résistance de ses poumons.

Ce qu'on nous avait d'abord présenté sur la table n'était qu'un léger acompte sur le déjeuner que les serviteurs ne tardent pas à apporter. On nous dresse un véritable couvert, avec une délicate vaisselle de porcelaine décorée, des cristaux, un service complet de riche et élégante argenterie et, pour compléter ce luxe, chacun de nous dispose d'une serviette de toile fine. On n'oublie qu'une nappe pour la table, qui reste couverte d'un tapis de laine, très élégant d'ailleurs.

Le repas était, sans contredit, plus délicat, mieux entendu, mieux choisi à notre convenance que celui de Saridj-Ménarah. Aussi avons-nous eu quelque plaisir à cette seconde fête, qui n'affectait pourtant pas les grandes prétentions de la première.

La réception du grand vizir nous aura fourni l'occasion de constater l'existence, à Maroc, d'intérieurs riches et luxueux que l'aspect chaotique de la ville n'aurait pas permis de supposer. Mais ce qui restera de meilleur dans notre esprit, au souvenir de cette journée, c'est l'impression éprouvée à la vue de cette demeure princière qui laisse entrevoir, comme par une subite révélation, ce qu'étaient dans tout l'éclat de leur fraîcheur ces remarquables palais maures de l'Espagne, encore l'objet de notre juste admiration.

La série des invitations était commencée. Je ne sais quand elle aurait fini si notre départ n'était venu y mettre un terme. Il nous a fallu subir un dernier dîner chez le caïd EI-Méchouar. Il nous reçoit le chapelet à la main, et nous retrouvons là nos personnages connus de la cour. L'habitation est loin d'avoir la magnificence de celle du grand vizir, En attendant le repas, nous restons dans un jardinet, pas plus grand qu'une chambre. Il y a un petit kiosque, avec fauteuil et chaises à notre intention, qui a toute l'apparence d'une estrade de café chantant. Les musiciens accroupis au devant complètent l'illusion. Ils chantent à s'égosiller et s'égosilleront tant que nous serons là.

Une quinzaine de plats nous sont servis. Quelques-uns sont de notre goût. On avait pris avis et conseil de notre cuisinier. Avec du vin, nous aurions fait un assez bon repas; au lieu de cela, nous avons sur la table des flacons d'eau de rose dont on nous inonde, et des brûle-parfums qui consomment leur bois odorant.

CHAPITRE XIII

Marché aux esclaves - Enchères publiques - Divers types de femmes vendues - Examen des acheteurs - Fonctions des esclaves - Trafic entretenu par la corruption des mœurs - Les femmes au Maroc - La femme du riche et celle de l'artisan - Conditions d'infériorité de l'une et de l'autre - Mariage - Divorce.

L'esclavage est encore en grand honneur dans tout le Maroc. Une vente d'esclaves a lieu, ici, trois fois par semaine, les mercredi, jeudi et vendredi, une heure avant le coucher du soleil. Ce marché, *Souk-el-Abid*, se tient sur une des places de la ville située dans le voisinage de la Ksaria. C'est une grande cour carrée, très régulière, pourvue sur toute la longueur de ses côtés, de loges, espèces de niches ou cabanons, et dans son milieu, d'un promenoir couvert. La même place sert, à d'autres jours et à d'autres heures, pour la vente de divers produits, la laine notamment, et les loges inoccupées à présent deviennent des boutiques.

Ignorant la tenue tardive du marché, nous y arrivons un peu trop tôt, le jour où nous avons résolu de le visiter. Il n'y a que fort peu de personnes encore. Cependant, dans l'enfoncement de l'un des cabanons, huit femmes accroupies, avec quelques enfants, attendent l'heure de leur mise en vente. Elles sont incomplètement voilées et nous regardent avec curiosité. Une seule a le dos tourné, la face vers la muraille. Elle ne bouge pas à notre approche, notre présence reste pour elle inaperçue; pas un mouvement, pas un regard quand nous passons autour d'elle, pour l'examiner; nos paroles étrangères semblent ne pas frapper ses oreilles et n'éveillent aucune attention; elle est morne, impassible, et paraît profondément absorbée. Quelles pensées l'agitent ? Sa tête penche en avant, le menton soutenu sur son poing fermé. C'est pourtant une femme jeune encore. Elle tient un enfant caché dans ses haillons; un autre joue au devant d'elle. Celui-ci est une délicieuse fillette de deux à trois ans; une pièce de monnaie pend à une petite mèche tressée de ses cheveux.

Nous avons le temps d'aller faire une promenade dans les rues. C'est une occasion d'échapper à cette première impression pénible.

Quand nous revenons une heure après, le marché est en pleine activité. La place est remplie d'animation; beaucoup de monde tout autour; les petites boutiques latérales regorgent d'acheteurs ou de curieux. Quelques uns sont assis sur les rebords du promenoir central; mais le plus grand espace reste libre pour faciliter l'exhibition de la marchandise. Les crieurs publics sont à la besogne et procèdent aux enchères. Chacun d'eux traîne une, deux ou trois esclaves, l'une en avant qu'il guide par la main, les autres suivant seules par derrière. Ils sont ainsi plusieurs, tournant sans cesse autour du marché, montrant leurs produits, sollicitant les acheteurs, criant à haute voix le prix demandé ou offert pour chaque tête. Un Arabe accroupi fait un signe. On lui amène l'esclave qu'il a désignée. Elle se place devant lui, debout ou à genoux, suivant les exigences de l'acheteur. Celui-ci l'examine, la tête des pieds à la tête, regarde sa bouche, ses dents, ses yeux, ses narines, s'informe de son âge, de tous les détails qu'il juge nécessaires; après quoi, il renchérit ou laisse passer. L'esclave rajuste son corsage écarté; le crieur l'attire, recommence sa marche et ses cris, pour s'arrêter sur un autre signe et soumettre la marchandise au contrôle et à l'appréciation d'un nouvel acheteur.

Voici une petite fille d'une douzaine d'années. Elle est cotée 150 francs. Sa figure est gentille; ses seins sont déjà formés. On le constate à l'envie. Est-elle encore vierge ? On le lui demande. La réponse est affirmative. Tout à l'heure, la vente accomplie, une matrone s'en assurera. Malheur à l'enfant si elle a menti ! Le moins qui l'attende, c'est la bastonnade.

Ici, une grande et belle fille de dix-huit à vingt ans. C'est la femme dans toute sa force et toute sa vigueur, une plantureuse mulâtresse à la physionomie expressive, aux seins rebondis, à la croupe puissante. Un costume de percale blanche, rayée de bandes rouges, collant au dessous de la ceinture, fait ressortir ses formes opulentes et s'harmonise agréablement avec la teinte brune de sa peau. Le vendeur semble l'avoir parée tout exprès pour la faire valoir. Il y a marchand à 225 francs, on estime qu'elle dépassera 250 francs; c'est la belle pièce du marché. Peut-être, si l'article est de bonne vente aujourd'hui, montera-t-elle à 300 francs.

Là, c'est une enfant de six à sept ans. Ses pieds sont-ils bien formés, ses muscles assez forts ? Elle paraît bien bâtie, la pauvre, mais elle ne vaut pas encore cher tout de même.

Maintenant c'est le tour de notre femme du cabanon. Elle soutient un enfant sur ses bras, et tire l'autre après elle. Toujours la même expression de tristesse et de mélancolie. Elle obéit docilement au crieur qui l'entraîne et l'exhibe; mais c'est tout. Elle s'abandonne comme une masse inerte, incapable d'effort et de volonté, Vendra-t-on le tout en bloc, ou vendra-t-on la mère d'un côté et la fillette de l'autre ? Allons ! 100 francs le tas ! Adjugé. C'est un embarras, les petits !

En voici une autre plus âgée, ou du moins plus flétrie, et sans beauté ; elle est offerte pour 75 francs. A peine en veut-on à ce prix-là.

Il y a ainsi une trentaine de ces créatures qu'on montre, qu'on promène, qu'on marchande pendant plus d'une heure, et qu'on livre sans merci aux plus minutieuses investigations de qui-conque le désire. Dans toute cette marchandise, pas un mâle, il n'y a que des femelles. Ce sont des négresses diversement teintées. Une seule a la peau blanche; elle porte le costume des femmes du pays, cache sa figure sous son vêtement de laine, et ne la découvre que lorsqu'elle est soumise à l'examen, Que fait-elle là ? Comment et pourquoi est-elle esclave ? Qui l'y a poussée ? Le crime ou la misère ? Une fois là, on n'en sort plus !

Toutes suivent le vendeur, pieds nus, ou traînant des babouches grossières; indifférentes du moins en apparence à ce qui se passe, baissant la tête ou jetant à peine quelque regard furtif. Mais la pensée vit pourtant au fond de ces cervelles humaines ! Quelques-unes ne voudraient-elles pas choisir leur maître futur ? Parfois ce sentiment semble se traduire dans l'expression de leur visage. Que se passe-t-il au fond de leur cœur ? Quels désirs ? Quels espoirs ? Quelles craintes ? Quel sort les attend ? À quel but sont-elles destinées ? Que seront-elles dans un instant ? Fatalité ! à laquelle leur volonté ne peut rien.

Pour la plupart, pour les plus jeunes, elles sont réservées, on le sait, aux plaisirs libertins d'un peuple corrompu. À quatorze ou quinze ans, les jeunes gens de bonne famille possèdent leur esclave. Les parents ont soin de les en fournir, à l'âge où nous mettons un cheval entre les mains des nôtres, pour leur amusement. Question de moeurs et d'éducation ! Une esclave de douze ans, encore vierge, est une chose rare. Ce commerce de chair humaine, aux portes de l'Europe, est une monstruosité. On est écoeuré par ce spectacle. C'est, à n'en pas douter, la corruption morale qui, seule, entretient cet odieux trafic. Ainsi que je le faisais remarquer, il n'y a guère en effet que des femelles sur le marché, que par une dérision amère on désigne sous le nom de *Marché des gazelles*.

En général, cependant, l'esclave n'est pas malheureux chez son possesseur. Celui-ci est tenu, suivant les prescriptions du Coran, de le soigner et de le bien traiter, et même de le mettre en vente s'il demande à changer de maître. Quelquefois il dépasse même les prescriptions du

livre saint, et la femme esclave prend le pas, dans la maison, sur la femme légitime. En réalité, dans la pratique, l'esclave, dont le témoignage n'est pas admis en justice, est à l'entière discrétion de celui à qui il appartient.

L'esclavage étant aboli chez nous, un esclave acheté par un Français devient libre de ce fait. L'achat même nous en est interdit par nos lois. Nous avons été pourtant bien tentés de libérer une de ces créatures. C'est le premier sentiment qui s'éveille à la vue de ces misères.

Mais la vente n'est pas facilement consentie à un Chrétien, et il nous eût fallu employer un moyen détourné. Et après ? Que deviendrait la malheureuse libérée ? Pas de ressources; pas de travail possible pour elle ! Le besoin de subsister l'obligerait bientôt à rentrer en captivité.

Le sort des femmes légitimes n'est guère plus enviable que celui des esclaves. À quelque condition qu'elles appartiennent, elles sont tenues, vis-à-vis de l'homme, dans un état d'infériorité dégradante. Dans les familles riches, la femme est soigneusement reléguée dans son intérieur où elle passe son temps à dormir, à manger et à s'éventer, à moins qu'elle ne s'occupe des soins de sa toilette qui tient une place considérable dans son existence. Ses costumes sont très riches et très élégants, faits d'étoffes de soie brochée et brodée d'or; sa tête est serrée dans un foulard aux vives couleurs, et toute sa personne est parée de bijoux, bracelets, colliers, boucles d'oreilles en or, perles et pierres précieuses. Elle est pour le mari un objet de luxe et de plaisir; rien de plus, rien de moins. Il lui est permis de recevoir des femmes, parentes ou amies, mais aucun homme n'est admis auprès d'elle, à l'exception des père, frères, oncles et cousins. Aussi les réunions dans les familles sont-elles toujours exclusivement masculines ou féminines, ce qui à nos yeux leur fait perdre la meilleure partie de leur charme.

Pendant son séjour à Tanger, ma femme, grâce aux relations de madame Ordega, eut l'occasion de prendre part, dans un intérieur arabe, à une de ces fêtes intimes dont les hommes sont exclus, tout comme j'avais assisté, à Maroc, à une réunion dont les femmes sont proscrites, avec cette différence, cependant, que le maître de maison était présent au milieu des femmes, tandis que la femme de notre hôte ne s'est pas montrée parmi nous. À part cela, ressemblance parfaite: les dispositions de l'appartement où avait lieu la réception étaient analogues, les cérémonies exactement les mêmes, et l'usage des parfums pour le moins aussi abondant. Toutefois, les indigènes de Tanger étant un peu plus au courant de nos mœurs, à cause de leur voisinage de l'Europe, des fourchettes avaient été mises à la disposition de nos dames qui ne furent pas ainsi dans l'obligation de manger avec leurs doigts. Des chants et de la musique accompagnèrent le repas. Quatre artistes femmes étaient engagées pour la circonstance. L'une frappait avec des baguettes sur des peaux tendues au-dessus de l'orifice d'un vase de grès; une autre agitait un tambour de basque; la troisième claquait dans ses mains pour accompagner son chant et celui de ses compagnes; la quatrième était réservée pour la danse.

Musique et chant conservent leur rythme monotone et leur son criard, quel que soit le sexe de l'exécutant. Leur danse consiste en une agitation sur place, avec trémoussement des hanches et contorsions du ventre qui trahissent évidemment une intention lascive. Le talent de l'almée² consiste à localiser le mouvement autour des reins, de façon à ébranler le moins possible les autres parties du corps. Pour prouver son adresse et son habileté, elle charge sa tête d'un large plateau tout couvert de tasses fines, et là dessous elle doit se balancer, se tordre et s'agiter, sans rien casser ni rien ébranler.

Les maris jaloux, ou simplement observateurs fidèles des usages, mettent un soin inouï à préserver leur femme de la vue d'un étranger. J'étais un jour, en ville, occupé à la recherche d'une selle arabe dont je voulais faire l'acquisition. Un marchand à qui je m'adressais me dit qu'à côté des échantillons qu'il pouvait m'offrir dans sa boutique et qui ne me plaisaient que mé-

² Danseuse égyptienne lettrée. **Par ext.** Danseuse orientale.

diocrement, il en avait chez lui une très belle collection qu'il serait heureux de me soumettre. J'accepte son offre et me dirige avec lui vers sa maison. Quand il me fit signe que nous sommes arrivés, je descends de ma mule, tandis qu'il se met en devoir d'ouvrir la porte soigneusement fermée à clef. Je me dispose à pénétrer à sa suite dans son intérieur, mais au moment où j'allais en franchir le seuil, la porte se referme brusquement sur mon nez, et mon homme me laisse dans la rue. Je suis abasourdi. Aussitôt après, cependant, il revient à moi, et alors, très poliment et très gracieusement, m'invite à entrer. J'eus bientôt l'explication de sa conduite. Il avait voulu prévenir de mon arrivée, afin que sa femme ne fût pas surprise par ma présence inattendue. Je pénétrai en effet dans une petite cour, vide de tout habitant, mais où des traces manifestes indiquaient un déplacement récent, fait avec précipitation. Pendant que je restai là, occupé à examiner un magnifique assortiment de sellerie, je n'aperçus qu'une négresse qui se tenait dissimulée derrière un mur, mais qui, poussée par la curiosité, ne put s'empêcher, en allongeant le cou, de montrer son profil.

Les femmes de condition élevée se produisent rarement dans les rues. La seule sortie qui leur soit permise, c'est le matin de très bonne heure, à peu près au lever du jour. Elles se rendent alors au cimetière où elles vont dire leur prière. L'entrée des mosquées leur est interdite. Leur présence n'y est pas plus admise que celle d'un chien dans nos églises, et dans le cas d'une semblable profanation, peut-être vaudrait-il mieux être chien que femme musulmane. En plus de leur sortie matinale, elles peuvent encore faire quelques visites dans la journée, mais cela dans des circonstances tout à fait exceptionnelles.

Au dehors, leurs traits sont toujours soigneusement dérobés aux regards indiscrets. Un double voile couvre leur visage: le premier est appliqué comme un bandeau sur le front et les sourcils, le second sur le bas de la figure, et assez solidement fixé en arrière pour l'empêcher de flotter. Entre les deux est ménagé un petit écartement, tout juste nécessaire pour laisser passer le rayon visuel. Ce n'est pas tout. Un immense capuchon de laine, le haïk, les recouvre ensuite des pieds à la tête, elles en croisent les bords au devant d'elles, avec le soin de protéger encore tout particulièrement le visage. Sous ces multiples enveloppes, rien n'apparaît ni de leurs traits, ni de leur costume; c'est tout au plus si parfois on peut apercevoir, comme au fond d'un trou de lucarne, un éclair de leurs yeux. Elles vont pieds nus, chaussées de babouches de couleur rouge, habituellement ornées de quelques points de broderie.

La femme du pauvre, de l'artisan, est l'humble servante de son seigneur et maître. C'est elle qui vaque à tous les travaux de l'intérieur, et ses occupations ou ses besoins l'entraînent à de fréquentes sorties. Ce sont elles que l'on voit surtout dans les rues, quoiqu'on ne puisse guère les distinguer des premières, sous leur même apparence de spectre, dans leur blanc linceul. Leur attitude est effacée; elles marchent généralement le long des murs comme pour se dissimuler, s'arrêtent peu, ne causent guère, et semblent avoir réellement le sentiment de l'infériorité dans laquelle l'homme les maintient.

Il ne faudrait pas attribuer leur réserve et leur humilité à quelque sentiment de pudeur ou de dignité. Ces nobles sentiments qui élèvent la femme civilisée leur sont inconnus. À peine si l'instinct familial et affectif est développé en elles. Ce sont des meubles, des instruments, des objets que le maître utilise pour ses besoins, ou mieux encore des bêtes obéissant à ses caprices par crainte des châtimens corporels. Non seulement les maris, mais les passants dans la rue, ont autorité sur elles; ils les gourmandent, les bousculent ou les frappent, s'ils trouvent quelque chose à reprendre à leur conduite. Que de fois, je l'ai dit, n'ai-je pas eu à réprimer l'ardeur de mon soldat d'escorte qui lardait ces pauvres créatures avec la pointe de son bâton ! Dieu sait cependant si elles mettaient d'empressement à s'écarter de notre passage.

Nous étions un jour sur une place très encombrée, occupés à l'achat de quelques produits, quand deux femmes mêlées à la foule viennent se placer à nos côtés, poussées, j'imagine, par

un sentiment de curiosité. Nous devenons l'objet d'un examen attentif de leur part. Leurs yeux vifs nous dévisagent; elles échangent gaiement leurs impressions sur notre compte, et nous les amusons sans doute, car nous entendons leur éclat de rire sous leur capuchon. Naturellement notre attention se porte aussi de leur côté; nous entrevoyons leurs deux yeux qui brillent et semblent nous sourire; mais, quoique à regret peut-être, nous ne pouvons rien découvrir de ce que cachent leurs voiles impénétrables. Cependant notre intervention, nos paroles, notre attitude ne font que les mettre en plus joyeuse humeur. Nous voudrions deviner à qui nous avons affaire; elles le comprennent, et s'amuse certainement à nous intriguer, à nous exciter. C'est très bien. Mais un affreux Arabe est là dans un coin, qui les a vues et les observe. Il vient à elles, les interpelle d'une voix courroucée, et semble pour le moins leur intimer l'ordre de mettre un terme à leur jeu. À son air, nous comprenons ce que cela veut dire. Nous ne voulons pas abuser de la situation pour prolonger un amusement qui serait trop au détriment de ces malheureuses créatures, et, pour n'avoir pas sur la conscience les coups de bâton qu'elles ne manqueraient pas de recevoir sur le corps, nous nous détournons de nos imprudentes rieuses qui, de leur côté, poursuivent sagement leur chemin.

Les faits de cette nature en disent plus pour expliquer la condition de la femme au Maroc que tous les commentaires auxquels je pourrais me livrer sur la législation qui règle leur sort.

J'ajouterai cependant quelques indications. La puberté arrivant de bonne heure dans les climats chauds, les jeunes filles sont généralement mariées vers quatorze ou quinze ans. Le mariage s'accomplit à la suite d'arrangements intervenus entre les deux familles, sans aucune participation des intéressés. Il n'est pas rare qu'un mari soit donné à une enfant de huit à dix ans, dans le cas, par exemple, où des parents, menacés dans leur vie, tiennent à assurer avant leur mort une union qu'ils recherchent. Alors le jeune homme, quoique réellement marié, vient vivre à l'état de simple fiancé chez les parents de sa jeune femme, en attendant l'époque de sa nubilité.

Dans les circonstances ordinaires, la femme, au jour convenu, est amenée ou transportée dans la maison du mari qu'on lui a destiné. Ce déplacement se fait avec une certaine pompe chez les gens riches et suivant certains rites convenus. La jeune fille est placée dans une caisse de bois conique, pas plus grande qu'il ne faut pour la recevoir dans la position accroupie. On fixe la caisse avec son contenu sur le dos d'un cheval, et le déménagement s'opère dans la soirée, à la lueur des lanternes, au son de la musique, avec un cortège de parents et d'amis. Devant la demeure de l'époux, des hommes descendent la caisse et la transportent, toujours avec son contenu, à la chambre réservée à la mariée. À ce moment, celle-ci est tenue de pousser des cris de joie et de traduire ainsi sa satisfaction d'entrer dans le domicile conjugal.

L'homme est loin d'être lié pour jamais avec la femme qu'il vient d'épouser. Le divorce est admis au Maroc, et quoique la loi l'entoure de certaines formalités, celles-ci sont rarement observées. En réalité, le mari répudie sa femme quand bon lui semble. Celle-ci n'a guère d'autre ressource que de revenir chez ses parents. Mais dans certains cas, ils ne veulent ou ne peuvent la recevoir. Il lui arrive quelquefois alors de ne pas trouver de sort plus enviable que celui de rester servante dans la maison où elle était maîtresse et de se placer sous les ordres de la seconde femme qui ne tarde pas à la remplacer. Si avec cela le mari est assez riche pour se payer des esclaves auxquelles il veuille accorder quelques faveurs, rien ne s'y oppose, sa volonté reste souveraine. À côté de ses quatre femmes légitimes ou *cherifa*, que la loi autorise, on estime à 1 500 environ le nombre des esclaves, blanches ou négresses, que possède le Sultan. On se demande ce que représente la famille dans un pays régi par de telles mœurs et de tels usages !